

OBSERVATOIRE DES PRATIQUES NUMERIQUES DES ADOLESCENTS EN NORMANDIE,

RAPPORT 2017
CEMEA,
REGION NORMANDIE,
ACADEMIE DE CAEN

Suivi des pratiques,
des inquiétudes des jeunes sur les plateformes numériques
et de leurs modalités d'information.

Par Sophie Jehel, maîtresse de conférences en Sciences de l'information et de la communication Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, chercheuse au CEMTI (Centre d'étude sur les médias, les technologies et l'internationalisation), sophie.jehel@univ-paris8.fr avec la collaboration de Léo Jannot-Sperry, diplômé en master 2 Information Communication.

1. Présentation des objectifs du rapport 2017

Le dispositif *Education aux écrans* prévoit une phase d'enquête qualitative auprès d'une cinquantaine de jeunes inscrits dans le dispositif, conduite selon une méthode d'analyse sociologique. Cette enquête, conduite par une personne extérieure aux interventions qui sont le cœur du dispositif, permet d'avoir des échanges en terrain « neutre », protégés par un engagement de confidentialité sur les propos tenus, et de suivre l'évolution des comportements des adolescents sur internet. Pour assurer la confidentialité des propos, les adolescents ont choisi un pseudonyme éloigné de leur prénom dans les entretiens, il sera, sauf exception¹, repris ici.

L'enquête repose sur le volontariat. Les établissements qui accueillent l'enquête sont choisis parmi ceux qui participent au dispositif, mais ils sont volontaires et les jeunes qui viennent aux entretiens le sont généralement. L'échantillon constitué ne vise donc pas une représentativité des adolescents normands, mais à une compréhension fine de la situation des adolescents face aux plateformes numériques et à une comparaison de leur situation selon les filières de formation et leurs milieux sociaux d'origine. Ces entretiens viennent en complément d'indications chiffrées dont nous disposons grâce au questionnaire passé dès la première étape du dispositif Education aux écrans.

Dans le présent rapport nous appuierons donc nos analyses principalement sur les entretiens qui ont été réalisés tout en contextualisant ces entretiens grâce aux données d'usage des TIC obtenues dans l'enquête quantitative.

Les réponses qui sont ici analysées sont déclaratives. Elles peuvent sans doute être différentes des pratiques réelles, l'avantage de la méthodologie qui consiste à combiner l'analyse quantitative et qualitative est qu'elle permet de comprendre la façon dont les enquêtés envisagent leurs propres pratiques et d'éclairer les réponses quantitatives par les entretiens et réciproquement. Cet observatoire nous informe donc sur les représentations et les normes des adolescents plus que sur leurs pratiques réelles qui peuvent être moins maîtrisées qu'ils ne le disent et diverses selon les situations. Pour capter la diversité des situations, nous leur avons proposé des réponses multiples dans le questionnaire quantitatif, chaque fois que cela était possible.

Echantillon de l'enquête qualitative

Quatre établissements correspondant à des filières et à des types de recrutement différents ont participé à l'enquête : un lycée général et technologique, de recrutement scolaire et social intermédiaire, un lycée professionnel (filières vente, service à la personne), une maison familiale et rurale (MFR, filières équine et agricole), un CFA (filières cuisine, brasserie). Dans chaque établissement 3 entretiens ont été conduits avec 5 jeunes à chaque séance. Au-delà de l'utilité de ces entretiens pour la recherche et la connaissance des dispositions des jeunes vis-à-vis des plateformes numériques, ces entretiens ont été très bien accueillis par les adolescents. Ils ont pu d'occasion de parler et de parler librement de ce qui se passe dans leur vie numérique, de l'articuler à la fois à leur formation, à leurs objectifs professionnels, à leur sociabilité amicale. Ils sont placés dans une position valorisante, du fait de l'utilité de leur témoignage, ils ont le sentiment d'être écoutés. Au total, 60 jeunes ont été rencontrés répartis à peu près à parité entre filles et garçons.

Les entretiens semi-directifs ont duré une heure pour chaque groupe, ils ont eu lieu entre le 7 et le 15 mars 2017. Les $\frac{3}{4}$ des entretiens se sont déroulés avec des jeunes inscrits dans des filières

¹ Lorsque les adolescents garçons ont pris un pseudonyme féminin pendant l'entretien, ou réciproquement pour des filles, nous l'avons modifié dans le présent rapport pour plus de lisibilité. Nous avons également modifié les pseudonymes qui étaient identiques dans différents entretiens.

professionnelles (voir figure n°1). Ces jeunes sont inscrits en seconde (en lycée professionnel), ou en 1^{ère} année (CFA ou MFR) après la troisième, voire après d'autres formations. Ils ont entre 15 et 18 ans, leurs parents appartiennent aux milieux populaires et intermédiaires, ouvriers, employés mais aussi petits commerçants. Ces entretiens comme ceux de 2015 sont donc tournés principalement vers les jeunes de milieux populaires. L'échantillon de 15 jeunes en Lycée général et technologique donne quelques indications pour une comparaison entre les pratiques numériques des jeunes des filières professionnelles et celles des jeunes de filières générales, dont les différences sont sensibles surtout en matière d'information.

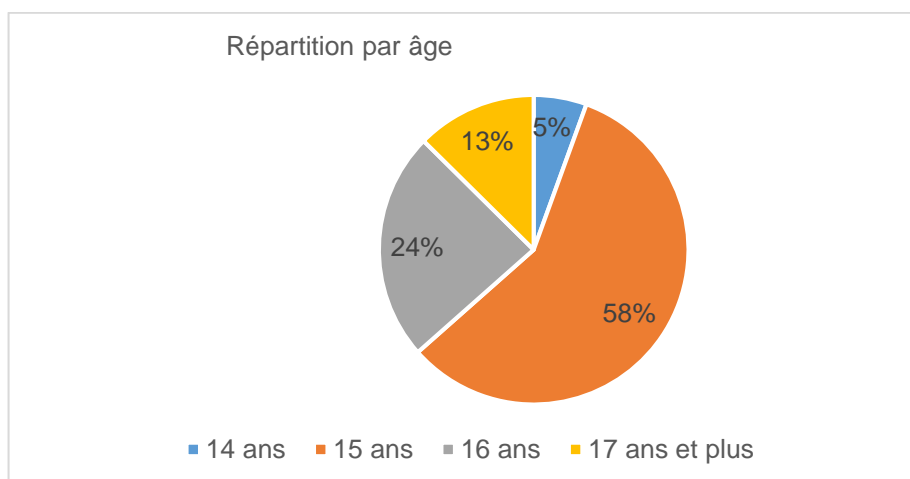
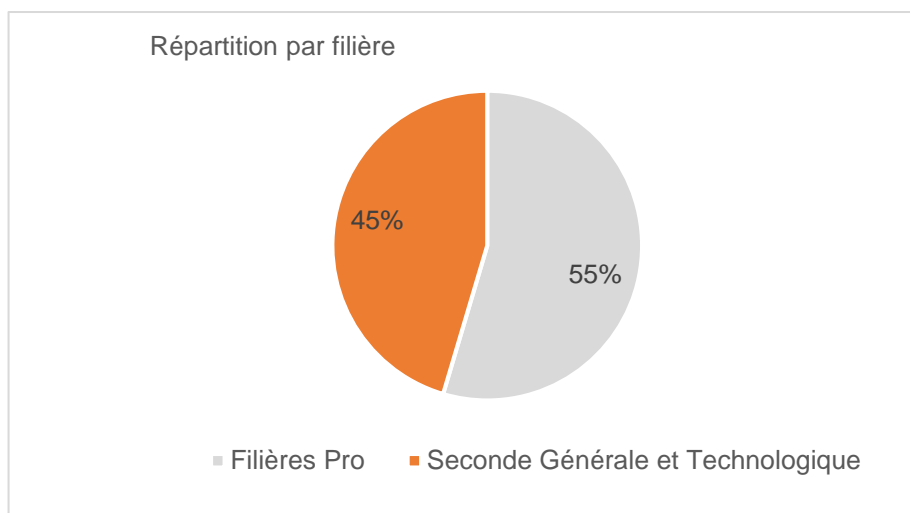
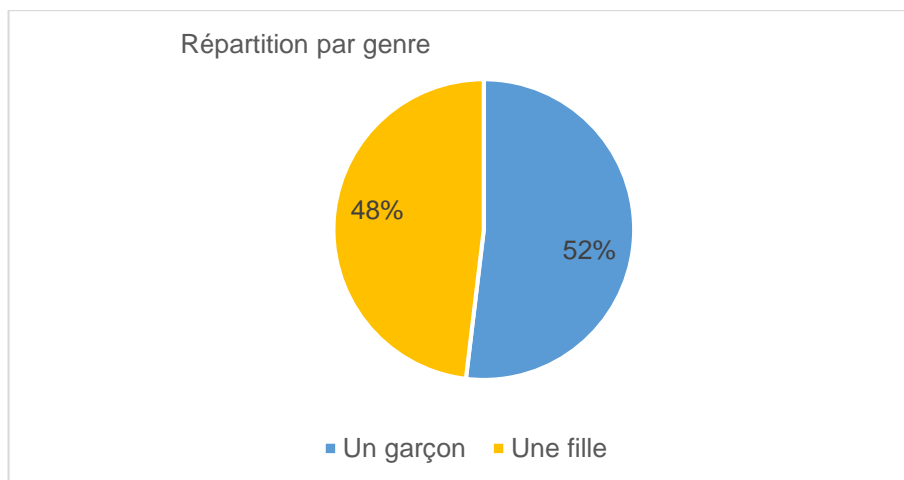
Figure 1 : Répartition de l'échantillon de l'enquête qualitative

Filières	Filles	Garçons	Total
LGT	9	6	15
MFR	8	7	15
CFA	6	9	15
Lycée Professionnel	10	5	15
Total	33	27	60

Echantillon de l'enquête quantitative

Les résultats quantitatifs qui seront présentés dans ce rapport sont issus de tris effectués sur les données récoltées auprès de 5519 adolescents inscrits dans le dispositif Education aux écrans. Il est marqué par une forte présence des filières professionnelles qui représentent 55% de l'échantillon, ce qui en fait un échantillon non représentatif de la situation des jeunes en France, où les filières professionnelles représentent environ 30% des jeunes en formation (voir figure n°2). Cet échantillon orienté vers les filières professionnelles est cependant fort intéressant du fait de ce biais. Il nous permet de comparer la situation de ces jeunes avec celle des filières générales et technologiques, et ce faisant nous donne une indication sur les spécificités des jeunes des milieux populaires inscrits dans ces filières. 58% ont 15 ans, 82% entre 15 et 16 ans. Les jeunes des LGT sont plus jeunes (87 % ont 15 ans ou moins, vs 44% dans les filières professionnelles). La parité est à peu près respectée (48% de filles), avec une légère prédominance des garçons (52%) du fait de la surreprésentation des filières professionnelles dont le recrutement est plus masculin (59% des jeunes de l'échantillon inscrits en filière professionnelle, vs 44% des jeunes de l'échantillon inscrits en LGT).

Figures 2 : Répartition de l'échantillon de l'enquête quantitative



NB : Pas de non-réponse, 5519 répondants.

2. Le renforcement des usages des TIC par les adolescents : l'accès généralisé aux plateformes numériques par les smartphones.

Les données de cet observatoire confirment l'hyperconnexion des adolescents. L'accès à internet est généralisé dans les chambres des adolescents (94%), sans distinction entre filles et garçons, ni entre les filières.

Une hyperconnexion en continu, sur quelques plateformes, grâce au smartphone

Dans leur chambre ou en mobilité, ils sont connectés à internet principalement par leurs téléphones portables. Une différence apparaît néanmoins dans l'équipement mobile : en Seconde LGT 86% disposent d'un smartphone, et seulement 77 % en filière professionnelle. Les équipements individualisés sont moins performants, les jeunes en filière professionnelles sont aussi moins équipés en tablette (31% vs 39%). Le wifi largement disponible dans les foyers facilite l'accès à internet par les smartphones pour ceux qui en sont dotés (94% en seconde LGT, 90% en filières professionnelles). Seuls 3% des jeunes en filières professionnelles et 1% des jeunes en seconde LGT n'ont pas accès à internet à leur domicile. Ce chiffre extrêmement bas rappelle qu'on ne peut se focaliser sur la « fracture » numérique en termes d'équipement², mais la situation de ces adolescents est, à leur âge, particulièrement délicate, du fait de la nécessité de se former à l'internet pour des raisons professionnelles et de sociabilité. Les adolescents en seconde LGT sont un peu plus souvent équipés en smartphone que ceux inscrits dans des filières professionnelles (86 % vs 77%).

Le téléphone connecté occasionne des usages toujours plus variés, envois de textos ou de photos, consultation des réseaux sociaux, écoute de la musique (voir figure n°3). En cela, les usages du smartphone sont le prolongement de ceux d'internet et du téléphone classique. Il continue de remplacer, comme support de communication, radio et télévision³, ce qui ne veut pas dire que la radio et la télévision aient disparu dans les consommations médiatiques des adolescents, loin de là. Il est ancré dans le quotidien, grâce aux diverses fonctions utilitaires, réveil, calculatrice, mémo... Les usages sont ludiques et conversationnels, il occupe les temps morts et il permet d'entretenir les liens avec les copains, tout en restant joignable par la famille.

Les usages sont assez semblables entre les différentes filières, à l'exception de ce qui concerne l'information. La consultation des sites d'information est plus fréquente dans les seconde GT avec un différentiel de 10 points.

*Figure n°3 Utilisations du smartphone (En % des répondants, réponses multiples possibles)
Réponses à la question « avec votre smartphone, vous... »*

Envoyez des SMS	94%
Écoutez de la musique	91%
Utilisez vos réseaux sociaux numériques	84%

² Voir les constats encore plus fermes de Pascal Plantard suite aux résultats de la recherche INEDUC, Pascal Plantard, « Contre la « fracture numérique », pas de coup de tablette magique ! », *Revue Projet* 2015/2 (N° 345), p. 23-30.

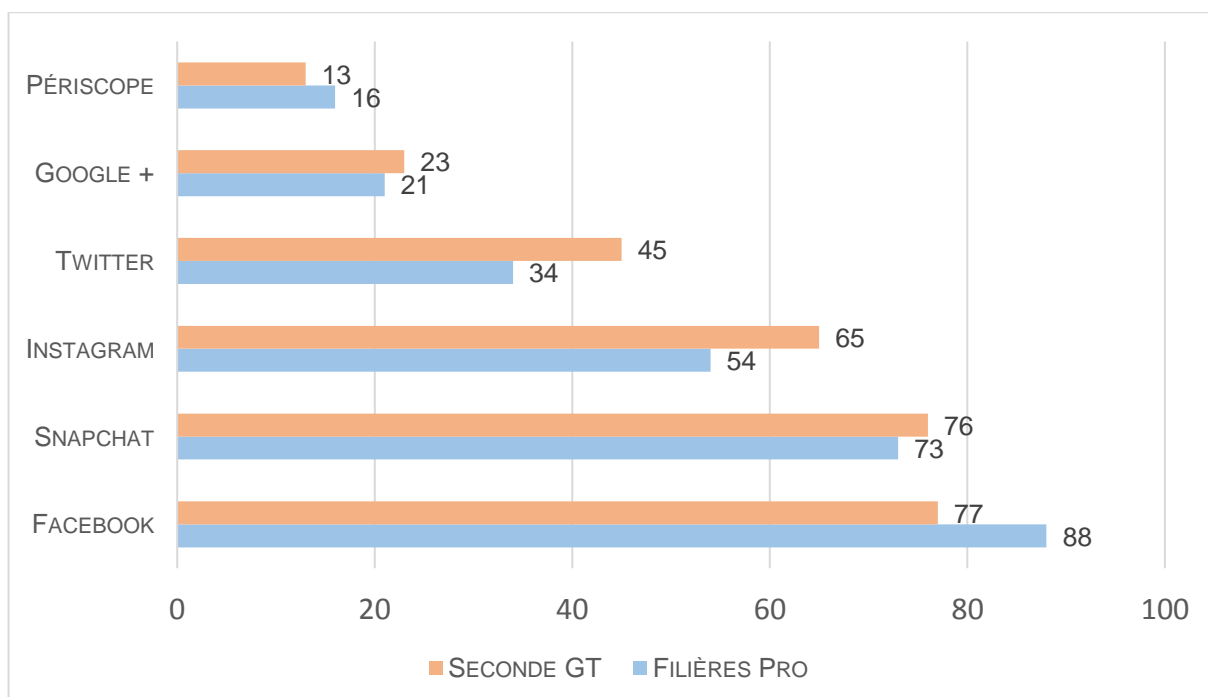
³ Cf. Le séquençage des pratiques médias des 13-24 ans, CSA, 2014, consultable sur le site www.csa.fr.

Faites des photos ou des vidéos	78%
Utilisez des fonctionnalités utilitaires (Calculatrice, Réveil, Agenda, Prise de note, etc.)	75%
Jouez sur des applications	75%
Envoyez des photos et /ou des vidéos	68%
Allez sur internet très souvent	64%
Allez sur Internet de temps en temps (forfait limité)	31%
Regardez la télévision	35%
Consultez des sites d'informations	28%
Non réponse	0.5% 30 sur 5519

Ceux qui n'ont pas de smartphone sont plus souvent inscrits dans des filières agricoles, utilisent leur console plus souvent pour accéder à internet, sont plus âgés que les autres, sont plus nombreux à ne pas avoir de connexion dans leur chambre. Moins familiers avec internet, ils s'y ennuient aussi plus souvent.

Les usages des plateformes ont évolué par rapport à 2015 (date du dernier rapport de l'Observatoire) du fait de la progression des parts de marché de Snapchat et de l'arrivée de PÉRISCOPE dans les pratiques adolescentes, ils se sont légèrement diversifiés. Au-delà des plateformes présentes sur le tableau (figure n°4), ils citent aussi Vine, Tumblr et LinkedIn. Comme aux Etats-Unis, Facebook perd de sa suprématie auprès des jeunes plus favorisés (ici inscrits en LGT) qui sont aussi nombreux à utiliser Snapchat (76% vs 77%). Cette préférence est notamment induite par les choix des filles qui se tournent toujours plus vers les sites de photo comme Instagram ou Snapchat. Facebook se maintient néanmoins comme la plateforme rassembleuse, celle qui sert d'annuaire, qui permet d'avoir des nouvelles des copains, d'échanger en privé avec eux, ou de trouver de nouveaux contacts. Cette position privilégiée de Facebook s'accompagne d'une grande ambivalence de sentiment de la part des adolescents. Ils sont en effet de plus en plus déçus par cette plateforme, où les échanges très ouverts peuvent toujours dégénérer en conflits. Comme le disent plusieurs d'entre eux dans les entretiens qualitatifs, Facebook est « un site à emmerdes ».

Figure n°4 Présence numérique sur les différents réseaux sociaux (En % des répondants, réponses multiples possibles). Plateformes rassemblant plus de 10% des réponses.



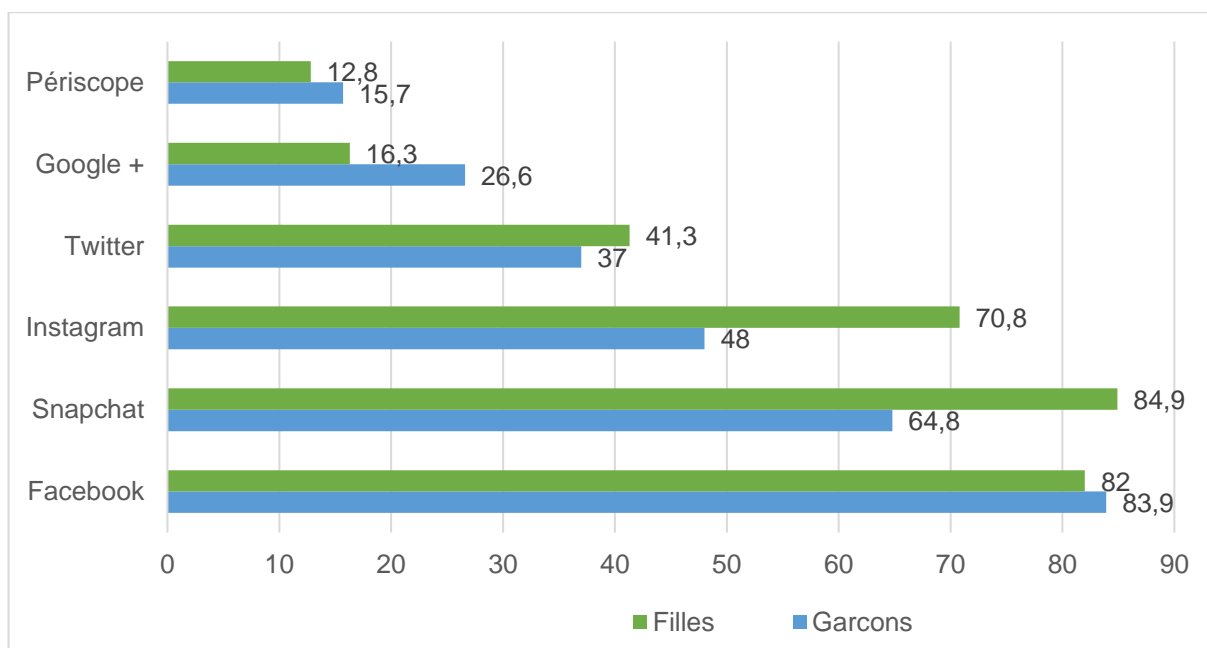
NB : Pas de non-réponse, 5519 répondants.

Mis à part le cas de PériScope qui correspond, pour la plupart des jeunes rencontrés, à une installation de l'application pour des usages ponctuels, les adolescents dans les entretiens présentent leurs utilisations des plateformes comme liées à leurs fonctionnalités et à la liste de leurs réseaux de contact, différente selon les plateformes. Les publications sur Snapchat sont destinées à « s'effacer », sur Instagram ou Facebook au contraire à perdurer. Sur Twitter ils ont le sentiment que le niveau de contrôle (de la plateforme et des groupes de pairs) est plus faible, certains publieront de ce fait davantage. Le cas d'Ethan (lycée pro, vente) est assez exceptionnel, il peut formuler une rationalisation de ses usages sur chaque plateforme. Il n'aime pas Snapchat, à cause de la « communauté » qu'il juge moins intéressante que sur Instagram. Cette plateforme lui plait au contraire pour sa dimension artistique. Il utilise Facebook pour les communications personnelles et Twitter pour s'informer sur ses propres centres d'intérêt.

Les usages des plateformes sont plus différenciés selon le genre que selon la filière de formation. Les filles pratiquent beaucoup plus que les garçons les plateformes les plus tournées vers les activités photographiques (Facebook, Snapchat, Instagram), même si aujourd'hui toutes ces plateformes permettent la publication de photos et de vidéos. Sensibles à l'injonction à la mise en visibilité de leur apparence physique, elles publient des photos d'elles et regardent intensément les autres, leurs amies, mais aussi les célébrités, Youtubeuses, Vineuses, Snapchatteuses qui donnent des conseils de mode ou de maquillage. Sur Instagram, on publie des photos plus soignées, sur Snapchat des photos plus intimes, parfois ridicules, ou qui évoquent des situations drôles, pas forcément à son avantage.

Figure n°5 Usages genrés des RSN (En % des répondants, réponses multiples possibles)

Plateformes rassemblant plus de 10% des réponses.



Pas de non- réponses, 5519 répondants.

Les plateformes favorisent la communication par l'image, le partage de photos et leur publication. Les entretiens qualitatifs confirment une tendance à remplacer les échanges écrits par des échanges photographiques. Mais l'image ne remplace pas toujours la parole, on peut envoyer une photo, ou une petite vidéo.

Barbara (Lycée pro) : « je parle à mes amis, on regarde les photos des gens. Ça va plus vite, on envoie des vidéos plutôt que d'écrire. C'est moins fatigant de voir une vidéo que de lire » ;

Annie utilise Snapchat : « j'envoie des vidéos où je parle avec ma meilleure amie »

*Q° Vous avez envie de la voir quand vous lui parlez ?
Annie : C'est mieux. »*

Ce qui est visé avant tout c'est de rester en contact à distance avec son groupe de sociabilité et surtout ses amis proches. Quelle que soit la plateforme utilisée, il s'agit de maintenir des relations quasiment fusionnelles avec les pairs, qui restent présents dans l'intimité, malgré l'éloignement physique. Snapchat assure à peu près que les photos seront vues immédiatement, alors que sur Facebook, les publications peuvent être noyées dans la nasse du fil d'actualité. Les réseaux sur Snapchat sont en effet de taille plus réduite, et l'on choisit les amis à qui on envoie une photo.

Périoscope : ouverture au monde, simultanéité, dérives

Pour que la relation reste active en permanence, les photos ou les vidéos doivent être vues au moment où elles sont publiées. C'est la simultanéité publication/ réception qui est recherchée. En cela Périoscope colle à cette visée en offrant la possibilité de faire « des live ». Périoscope exige d'être connecté au moment même de la diffusion, même si certains jeunes ont évoqué la possibilité de voir avec un léger décalé certaines vidéos. La plateforme a ainsi suscité une forte curiosité. Elle rejoint un modèle de diffusion très prisé à la télévision, le « direct ». Mais elle est également associée à de nombreux problèmes. N'étant pas du tout régulée, elle a été très médiatisée pour un suicide réalisé « en direct », et semble stimuler beaucoup de réactions agressives, insultes, sexisme... qui en ont détourné la plupart des enquêté-e-s qui l'avaient expérimentée.

Périscope est une plateforme complètement ouverte. Elle propose une carte du monde et offre ainsi de rencontrer des personnes vivant dans n'importe quelle région du monde, qui ont ouvert un compte et peuvent être repérés sur la carte par un point lumineux. Cette possibilité attire certain-e-s adolescent-e-s en stimulant un désir de découverte, permettant de se projeter très loin de chez soi, grâce au seul smartphone. Cécile (LGT) l'a expérimenté. Elle parle « avec des gens qui viennent d'autres pays. Par exemple Corée du Sud, ou Canada, vraiment loin ». Elle échange avec eux le matin, quand c'est le soir pour eux. Elle dit que ce ne sont pas des amis, mais des personnes avec qui elle parle simplement en anglais. Elle les a choisis au hasard, sans avoir de centres d'intérêts communs. Elle a eu des discussions avec des Coréens car elle dit bien aimer leurs traditions, leur culture qu'elle a découverte en allant à la Japan Expo à Paris. Depuis, elle s'est renseignée sur « leur culture, leurs traditions » à travers des documentaires et reportages. Quant au Canada, elle regarde les « Périscope » d'anglophones et de francophones, même si elle ne connaît personne là-bas, et ce sont souvent des matchs de sport. Annie (LGT) regarde aussi des matchs : « Par exemple, y'en a ils peuvent commenter un match de foot », mais elle a aussi regardé un cours de droit, sur le conseil de son frère : « Y'a pas que ça hein [à propos des matchs], y'a des professeurs de droit qui filment leurs cours, et on peut les voir en direct ». Mais cela ne lui a pas spécialement donné envie de faire du droit, elle a trouvé la vidéo plutôt ennuyeuse. Eloïse regarde « des gens qui font visiter des endroits [des parcs naturels, des paysages] ou qui font voir des événements, et vu qu'ils participent, ils font des *live* et on peut voir un peu [les lieux] ».

Les trois camarades qui sont dans la même classe ne publient pas pour autant. C'est un choix délibéré, elles ne souhaitent pas «diffuser [leur] vie privée », elles ont aussi le sentiment de ne pas vivre «des choses spéciales à faire découvrir ». Leur discrétion sur Périscope est à la fois faite de prudence et de modestie.

Parmi les garçons rencontrés en entretien, rares sont ceux qui continuent à utiliser cette application après l'avoir essayée, « trop pourrie » selon Miko (CFA restauration) qui a par ailleurs « pleins de trucs », c'est-à-dire qu'il utilise la plupart des autres grands RSN. Les mauvaises expériences sont à la fois une saturation de la mémoire du smartphone qui bloque le fonctionnement de l'application, et les échanges avec d'autres garçons qui partent en embrouilles. Youssef (Lycée pro, vente) lui aime bien Périscope pour rencontrer des filles, en étant sûr, à la différence de Facebook, que la personne à qui il parle est bien une fille, puisqu'il la voit en direct. Périscope lui permet aussi d'avoir des conversations avec d'autres copains. Pourtant ce qui caractérise Périscope c'est que seul celui qui fait le « *live* » peut parler directement, les autres ne peuvent que publier des commentaires, écrits, que les autres peuvent lire.

Youssef : « Après, il y a plusieurs utilités, soit on peut faire un péri pour tous les copains ensemble mais aussi des fois y a des filles qui viennent alors elles peuvent parler avec nous. »

Snapchat : le quotidien, le dérisoire, le drôle

S'ils sont nombreux à dire qu'ils ne publient pas sur Facebook, sur Snapchat les publications sont fréquentes. La communication est censée être davantage maîtrisée, et plus décontractée. Snapchat documente la vie quotidienne des adolescents et correspond à la volonté d'en rire, de partager les moments drôles. « Moment convivial » et « drôle » sont les réponses les plus fréquentes (figure n°6) pour caractériser le genre de snap qu'ils envoient. Il n'y a pas de forte différence entre les filières, Les filles qui utilisent davantage que les garçons, envoient encore plus de *snaps* consacrés à leur vie quotidienne, avec un goût pour l'autodérision et la moquerie. Les garçons sont un peu plus tentés par la provocation (5 vs 2%). Les *snaps* intimes sont donc loin de représenter la pratique la plus courante, mais ils existent et sont reconnus par 7% des adolescents.

Figure n°6 Nature des snaps envoyés par les adolescents (En % des répondants, réponses multiples possibles)

Réponse à la question : quel genre de snap envoyez-vous ?

	Filières Pro	Seconde G T
Je n'ai pas de compte Snapchat ⁴	19	18
Je n'envoie pas de Snap	7	7
Drôle	55	62
Vie de tous les jours	47	51
Moment convivial	34	38
Autre	11	10
Vie intime	7	7
Provoquant	4	3

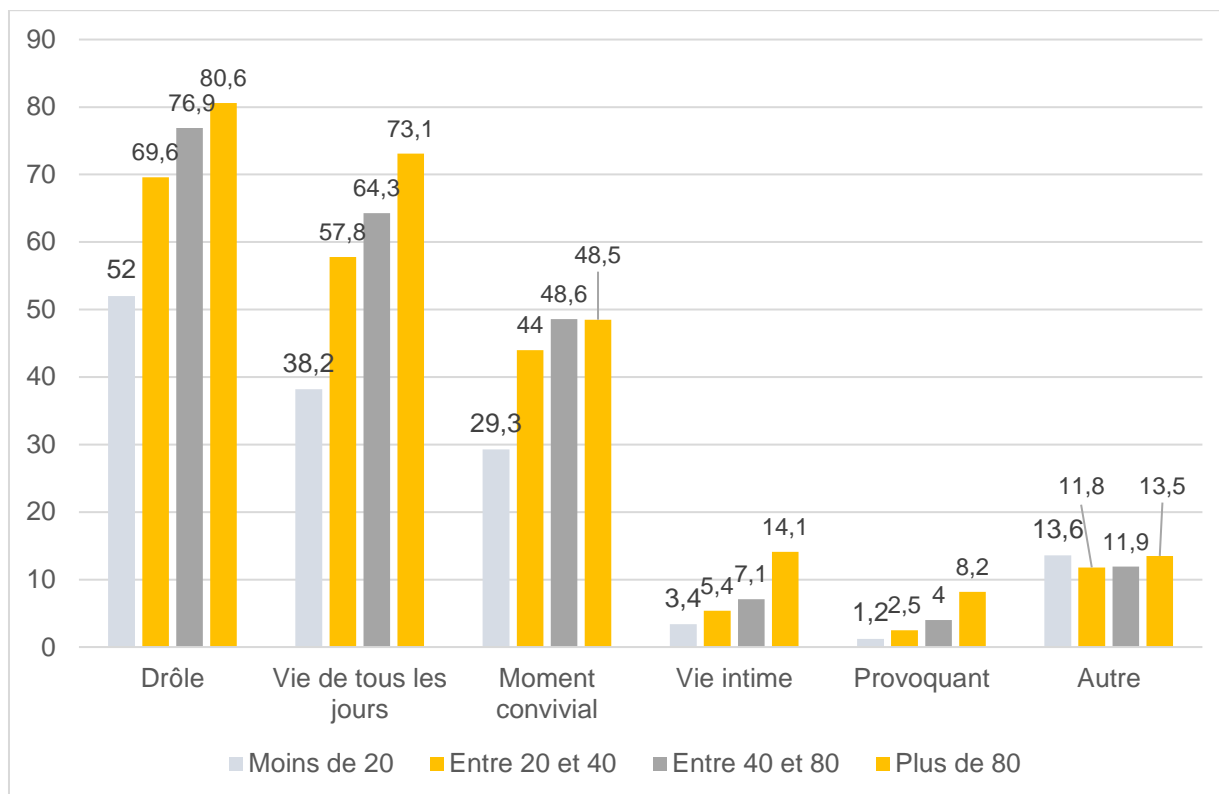
NB : Pas de non-réponse, 5519 répondants.

Ceux qui ont les réseaux les plus étendus sont aussi ceux qui ont les pratiques les plus désinhibées sur les RSN envoyant plus que les autres des images drôles, provoquantes ou intimes. Les filles sont plus nombreuses que les garçons à avoir des réseaux de 80 contacts et plus, elles publient aussi de façon beaucoup plus régulière, voire intense : 30% déclarent en avoir publié plus de 50 au cours de la semaine.

⁴ Si l'on compare ces réponses et celles de la figure 4, on constate que les jeunes n'ont pas répondu de façon tout à fait cohérente. Ils déclarent ici davantage de comptes Snapchat qu'à la question précédente. Mais la différence s'estompe si l'on tient compte de la réponse « je n'envoie pas de snap », le total de ceux qui déclarent avoir un compte et envoyer des *snap*s est de 75% en LGT et 74% en filière pro, ce qui est très proche des 73et 74% de la figure n°4.

Figure n°7 Nature des snaps en fonction de l'ampleur du réseau de contact sur Snapchat

En % des répondants, réponses multiples possibles



Les publications sur les autres plateformes, PériScope, bien sûr, mais aussi YouTube ou Facebook font l'objet de bien plus de craintes. Même s'il ne s'agit pas de dévoiler leur intimité, les adolescents rencontrés dans les entretiens témoignent d'une obsession des commentaires négatifs qu'ils pourraient y recueillir. Les réserves semblent très proches dans les différentes filières :

Annie (LGT) : Si on peut publier ce qu'on veut, mais après faut être surs de ce qu'on publie, parce que ça va être vu par n'importe qui.

Nicolas (LGT) : C'est ça le problème.

Q° : Et donc ?

Nicolas : Bah... d'écouter à la télé ce qu'on entend, le cyber-harcèlement, voir ce qui peut arriver quand les gens publient, ils se font insulter. Donc ça incite pas vraiment à le faire.

Julia (CFA restauration) fait de la musique avec des copains, ils s'enregistrent mais ne publieront pas

Marek (CFA restauration) rêve d'élever des serpents, il travaille sa passion sur internet, mais ne publiera pas, car c'est trop éloigné de ses activités professionnelles, il redoute probablement que son maître de stage ne perçoive ses réelles aspirations.

Angelina (CFA restauration) a publié des vidéos, qui ont reçu des milliers de vues, cela l'a visiblement un peu effrayé, elle promet qu'elle ne chante plus que « sous sa douche » et sans caméra.

Les comptes Facebook font l'objet d'une surveillance multiple, celle du groupe de pair, celle des contacts, celle éventuellement d'autres qui s'invitent lorsque les publications ne sont pas protégées. A cela s'ajoute la présence de membres de la famille. En 2016, 55% des adolescents interrogés recevaient sur leurs comptes des informations venant de leur famille. Sur Facebook, les publications sont donc réduites, alors que sur Snapchat, elles sont très larges. Pourtant, certaines filles nous ont dit

avoir leur mère en contact sur Snapchat, qu'elles ont dû accorder en échange de l'autorisation d'y ouvrir un compte, ce qui leur semblait aussi protecteur.

Les pratiques qui sont redoutées sur Facebook migrent pourtant sur Snapchat. Les photos indiscretes publiées volontairement ou capturées involontairement par les copains et diffusées sur Snapchat où les adolescents se sentent davantage protégés risquent à tout moment de se retrouver sur Facebook ou Twitter.

Les « dossiers » ou la surveillance amicale

Depuis plusieurs années on observe la pratique des « dossiers » (voir Observatoire 2014). Habités à documenter leur vie, habitués aussi aux techniques de surveillance et à la compilation d'information sur leurs outils informatiques, les adolescents de tout milieu social constituent des « dossiers » sur leurs amis proches. Il y a là une dose de dérision, une dose de jeu. Mais il y a aussi, sous-jacente, une dose de menace à visée d'auto-défense.

Jessica (LGT) : on fait « des dossiers sur les gens ». Quand Eve fait une « tête bizarre, click, et voilà ». Elle fait cela pendant les intercours dit-elle. Elle acquiesce à la question visant à savoir si elle se servira de ces photos « dossier » si elle doit faire pression sur ses amies, et rajoute qu'elle peut également s'en servir « pour son anniversaire ».

On teste ce faisant les limites de ce que l'autre peut accepter dans la mise en cause de son image. Dans les entretiens les jeunes font généralement bonne figure, ils pensent connaître les limites de l'acceptable. Mais « on connaît nos limites. Tout le monde sait ce qu'il fait » (Eliane, Lycée pro, service à la personne). Cette année sont apparus des rituels d'anniversaire qui ont été évoqués par plusieurs groupes dans les différentes filières.

« On fait des dossiers, on screen, comme ça on les envoie pour l'anniversaire. C'est un petit cadeau, les photos sont un peu ridicules [...] Ça fait une petite affiche ». (Ameline, Lycée Pro, service à la personne)

Q° : Vous dites que vous faites attention [à vos publications] mais c'est quand même le grand jeu de les conserver ces photos ridicules, non ?

Thomas (MFR) : Oui mais on peut les conserver pour nous sans les diffuser.

Q° : On ne les diffuse pas à un moment ou un autre ?

Jacques (MFR) : Ou alors les photos de conneries, on les garde pour les anniversaires. Le jour où il fête son anniversaire on les imprime et on les met sur la table ou des trucs comme ça.

Georges (MFR) : Des petites conneries pas des images trop grosses non plus.

Pour l'anniversaire, les adolescents recherchent des photos anciennes, un moyen assez sûr de trouver des photos en décalage et qui susciteront le rire. Pour cela plusieurs techniques ont été décrites : on peut faire remonter des photos enfouies dans le fil d'actualité de Facebook, du temps où les adolescents faisaient moins attention à leur photo, mais qui vont être drôles aussi parce qu'ils ont changé physiquement. On peut aussi trouver ces photos stockées dans la mémoire du smartphone. On peut aussi jouer les espions en allant chez les copains et en observant les photos apposées aux murs de la chambre :

On peut faire remonter « des photos [anciennes] qui étaient dans l'appareil on peut les remettre en story »

« Quand on va chez eux, on prend en photo des photos qui sont sur les murs » (Mandy, lycée pro, service à la personne)

Il leur arrive aussi de demander que des photos ne soient pas diffusées, mais « ça ressort quand même ». Après « on prend à la rigolade » (Mandy).

La généralisation de ces techniques de « mise en boîte » pour l'anniversaire interroge. Les chercheurs ont observé depuis longtemps la tonalité ironique des échanges sur internet. Sans doute l'injonction des plateformes qui rappellent à leurs usagers les anniversaires de leurs contacts peut-elle

suggérer d'envoyer un message spécifique. Mais le caractère homogène des moqueries indique une mode générationnelle, quelle qu'en soit la source d'inspiration initiale, elle s'est répandue grâce au fonctionnement viral de Facebook.

3. Le rapport des adolescents à l'information.

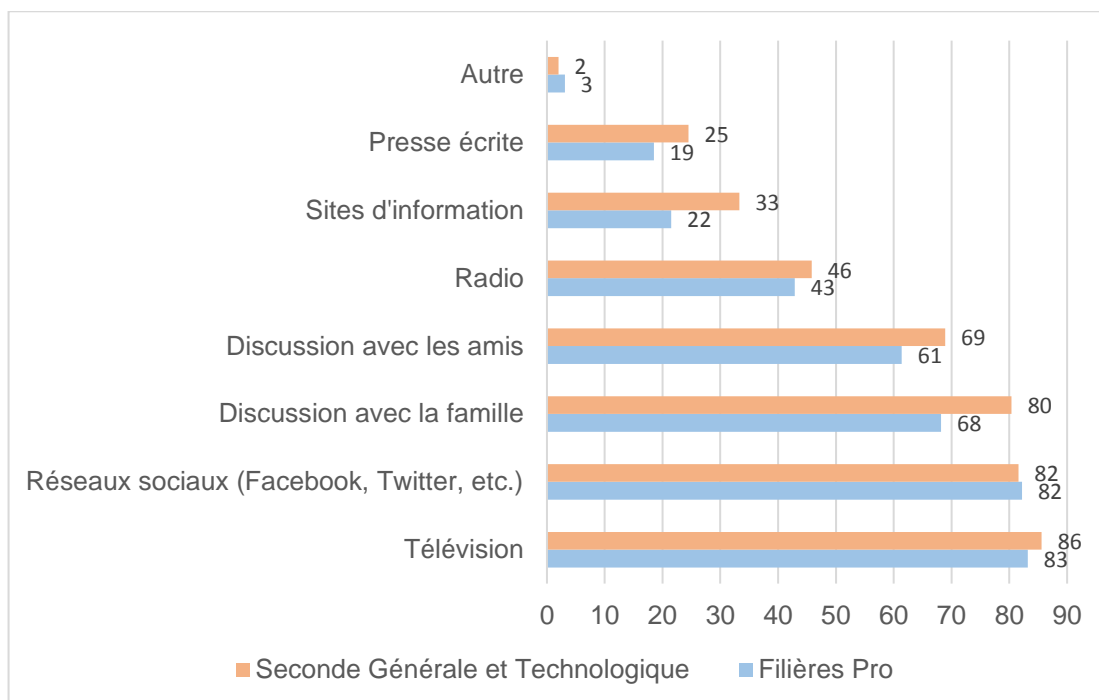
Le choix des sources d'information

Les modalités d'information des adolescents montrent la coexistence de diverses sources à un niveau presque égal : télévision, réseaux sociaux, discussions avec la famille (figure n°8). La télévision est leur support de référence (pour 83% en filières professionnelles, et même 86% en LGT). Cela peut surprendre par rapport au mouvement de substitution du média audiovisuel par l'internet et le smartphone, particulièrement chez les jeunes générations (moins de 34 ans). Les entretiens nous confirment que la télévision est envisagée en matière d'information, davantage comme un média familial, partagé avec les parents, plutôt qu'approprié par les adolescents seuls. Mais c'est aussi parce que la télévision, avec les chaînes d'information continue, pour les événements ponctuels, ou les journaux télévisés des autres chaînes, propose un récit qui permet une mise en sens, ce que les réseaux sociaux ne font pas. Ils attirent l'attention, rôle stratégique pour dans l'économie des plateformes, mobilisent les émotions, mais n'expliquent pas, d'autant que les adolescents souvent submergés par les informations et les vidéos qui leur sont proposées sur leur fil d'actualité, les « passent vite », en en faisant défiler la liste. Le rôle clé de la télévision pour suivre l'actualité et la comprendre est confirmé au niveau national à la fois pour les 12-17 ans et pour les personnes moins diplômées⁵.

Figure n°8 Les sources d'information des adolescents

Réponse à la question : comment vous informez-vous sur l'actualité ?

En % des répondants, réponses multiples possibles

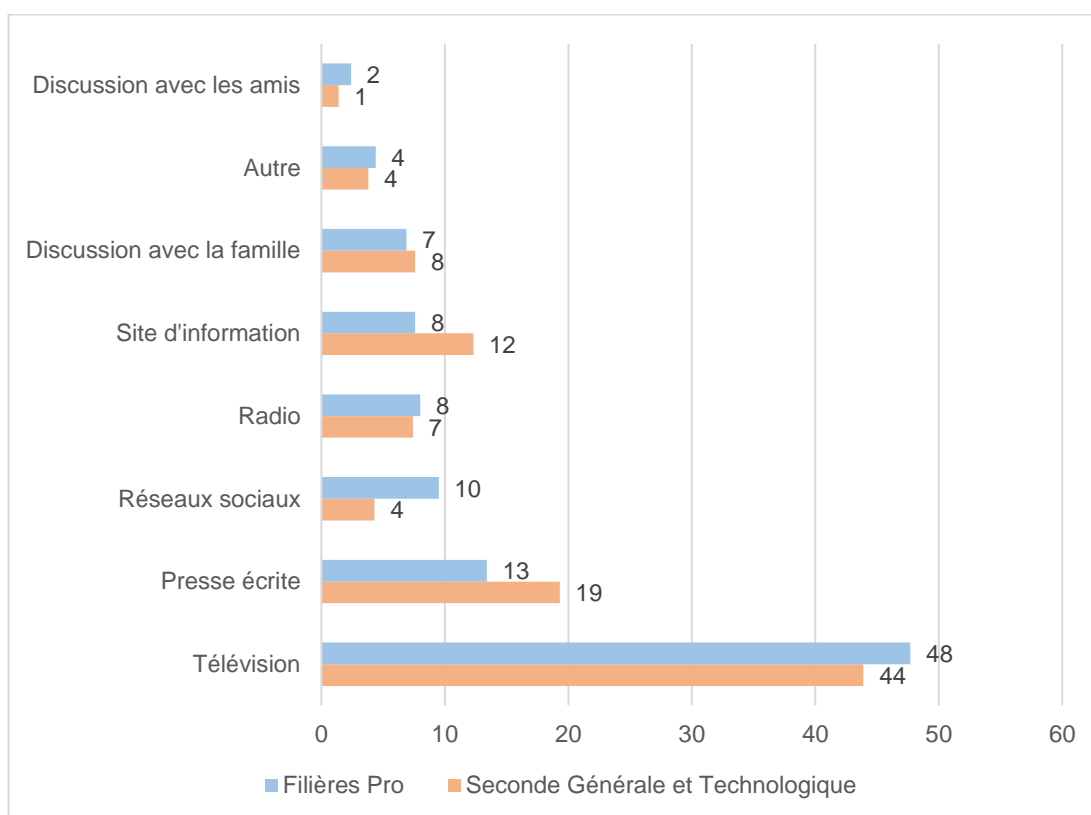


⁵ Credoc *Le baromètre du numérique*, 2016, p 154, consultable en ligne sur www.credoc.fr.

Figure n°9 : Confiance dans l'information selon les supports

Réponse à la question : quelle source vous paraît la plus fiable ?

En % des répondants, réponse unique, 5519 répondants



Les réseaux sociaux font donc bien partie des sources d'information principales. Les adolescents y voient circuler des informations, et sont très nombreux (82%) à les considérer comme des moyens de s'informer. Mais ils disent ne pas leur accorder de confiance. Quand on leur demande de citer la source d'information qui leur paraît la plus fiable (choisie par 44% en LGT et 48% en filières professionnelles). Les RSN apparaissent largement après les médias d'information professionnels traditionnels, télévision, presse écrite, voire sites d'information (seuls 4% en LGT et 10% en filières professionnelles). Rares sont ceux qui font confiance aux discussions avec leurs amis ou même avec leur famille comme source privilégiée d'information (8% et 1% respectivement en LGT). Les amis, la famille, les réseaux sont des sources d'alerte et de réflexion éventuellement. Une différence nette apparaît entre les jeunes scolarisés en LGT et en filières professionnelles. Les premiers sont acculturés aux médias professionnels, qu'ils choisissent nettement avant les autres sources d'information (pour 82% d'entre eux), mais ils sont aussi plus nombreux à s'intéresser à l'actualité et à en parler avec leurs proches, pairs ou parents. Ils sont plus nombreux aussi à consulter des sites d'information (33% vs 22% voir figure n°8) et à les consulter sur leur smartphone.

Pour les adolescents de cet âge l'actualité semble, lorsqu'on leur en parle, composée principalement de l'agenda des célébrités. C'est du moins l'information qu'ils recherchent, et qui correspond aussi à celle qui est ciblée sur leur tranche d'âge par les sites dédiés aux programmes qu'ils regardent le plus, télé-réalité, séries (comme www.melty.fr). Ils sont abonnés aux pages de ces célébrités, à leurs comptes, sur différentes plateformes. La musique, les groupes de rap, le sport, les équipes de foot, sont plus présents dans les discours des garçons. Actualité et divertissement sont donc très liés dans leur vision, particulièrement dans les filières professionnelles.

Charlotte (lycée pro, service à la personne) s'informe surtout des stars, et des « personnes de télé-réalité ». Dans le même groupe, Eliane est abonnée à des participants de télé-réalité comme « Mélanie des cœurs brisés » et « Jessica des Marseillais », mais aussi à des youtubeurs comme Cyprien, Norman, Squeezie, Enjoy Phenix, des humoristes Jamel, Kev Adams, Ahmed Sylla. Mais ça peut aussi être des recettes ou des astuces.

Les adolescents s'informent aussi des événements locaux. Ceux qui utilisent le bus se tiennent au courant des problèmes de transport, de réseau, des accidents. Ils lisent également volontiers les faits divers dans la presse régionale.

Un rapport distant et méfiant vis-à-vis de l'actualité politique

Interrogés sur l'actualité politique, ils ont souvent semblé subir les informations, en particulier celles relatives à la présidentielle, les six derniers mois des années 2016-2017 avec les primaires de droite, puis de gauche, les élections présidentielles et législatives ayant été particulièrement riches. Ils en exprimaient plutôt une lassitude, particulièrement dans les filières professionnelles mais pas seulement.

Abdel (CFA restauration) : ce qui l'intéresse c'est le sport, boxe, foot, le sport en général. « Tout ce qui est politique, économique, je m'en bats... Les infos je regarde jamais »

Marek (CFA restauration) : la politique j'en ai rien à faire. C'est que des cons, qui vont te raconter des conneries. J'écoute deux trois coups la télé, tout ce qu'ils disent c'est des mensonges. J'écoute beaucoup ce que les gens en disent [son père, sa famille].

Emilien (CFA restauration) : « ils disent plein de trucs dans leurs programmes, et ils n'en font même pas la moitié ». Il ne veut plus entendre parler des informations, « pour entendre le monde est dans la merde, c'est la guerre partout... Moi je fais ma vie, ce qui se passe dans le monde, ça se passe dans le monde, Si ça doit arriver ici, ça arrivera ici, on pourra rien faire ».

On voit à travers ces citations qui nous semblent représentatives d'une partie importante des jeunes rencontrés que la lassitude vis-à-vis de l'information politique correspond à un rapport distant et méfiant vis-à-vis du politique, qui induit une relation de méfiance vis-à-vis des médias. S'ils sont désabusés vis-à-vis des politiques c'est en tenant un discours très général sur leurs « mensonges », l'écart entre les promesses et leurs réalisations, mais ils leur reprochent au fond de s'avérer incapables de protéger la population qui se sent, avec les attentats, en particulier, en grand danger. Se tenir à l'abri de l'information, n'est pas nécessairement un désintérêt pour la chose publique, c'est aussi une façon d'éviter les informations les plus négatives, les plus anxiogènes.

Le désintérêt vis-à-vis des informations politiques est pour certains un désintérêt pour des questions qui leur semblent très éloignées de leurs vies quotidiennes, dans des discours trop formels et répétitifs, comme en témoigne cet échange en LGT.

Q° : [à propos des présidentielles] Est-ce que vous êtes informés ? Est-ce que ça vous intéresse ou pas du tout ?

Jessica : Non.

Q° : Eve ?

Eve : Pas du tout non plus.

Q° : Pas du tout, et vous levez les yeux au ciel parce que ?

Eve : On n'arrête pas d'en parler et ils répètent tous toujours la même chose...

Q° : Vous trouvez qu'ils répètent tous la même chose ?

Eve : Bah oui, quand on va sur un site ou un autre, ils répètent la même chose, mais avec des phrases différentes quoi. C'est toujours la même chose.

Adèle : Oui c'est juste d'autres tournures quoi.

Adèle qui se destine à une filière S pour faire médecine, et envisage même la chirurgie, donc des études longues, nous sert d'interprète. Elle est capable d'explicitier les propos de ses camarades, qu'elle semble partager sur le fond. Jessica, nous a confié qu'elle voulait aller en bac STMG pour faire de la comptabilité et de la vente. D'orientation plus pragmatique, elle ne s'intéresse pas aux questions relatives au pouvoir.

Adèle : Non mais ce que veut dire Eve c'est que en fait, par exemple je prends Marine Le Pen. Marine Le Pen, elle va dire une chose, et une semaine après elle va redire exactement la même chose, donc ça sert à rien qu'on relise ou réécoute les discours plusieurs fois parce qu'ils disent tout le temps la même chose.

Q° : Donc vous avez l'impression de connaître chaque candidat et son programme ? Vous avez de la chance. Jessica ?

Jessica semble faire la moue : Hm...

Q° : Hein ? Ça ne vous intéresse pas trop ?

Jessica : Oh moi les gens qui veulent se battre pour être président...

Q° : Mais ça va avoir des conséquences sur nos vies quand même [...].

Sora, ça vous intéresse ou pas trop ?

Sora : Non pas du tout.

Q° : Pas du tout ?

Sora : Non, moi parfois je m'intéresse mais c'est seulement quand ils disent des trucs marrants, genre je sais plus qui c'était mis à crier dans un discours...

Q° : Emmanuel Macron ?

Sora : Je crois.

Sora, qui voudrait faire un bac STL, orienté sur la biologie de laboratoire, accède à la politique par le registre de l'humour. La vidéo d'Emmanuel Macron dont elle se souvient, se cassant la voix sur les dernières paroles enflammées d'un de ses meetings, a été beaucoup commentée, et a beaucoup circulé sur les RSN. La dérision, la méfiance vis-à-vis des politiques sont des données observées à l'échelle nationale voire européenne par la consultation auprès de plus de 300 000 jeunes, *Génération What* dirigée par Anne Muxel⁶.

Des adolescent-e-s engagé-e-s

On ne peut pas en déduire pour autant que les adolescents se désintéressent de façon générale de l'objet politique, de la vie publique. Certains se sentent au contraire très impliqués. Les mieux informés de la vie politique, les plus concernés sont parfois ceux qui sont les plus présents sur les réseaux sociaux. Ce n'est pas une loi générale, Julia en CFA se sent très concernée par la vie politique, au-delà des élections, et tient à prendre ses distances vis-à-vis des plateformes numériques dont elle a le sentiment qu'elles font obstacle à la vraie vie, à l'ouverture sur l'extérieur. Mais Armelle (MFR) a un grand nombre de compte sur les RSN : « Facebook, Messenger, Instagram, Snapchat, Skype aussi, Périscope, et c'est tout. Et Twitter aussi, ...] Et YouTube aussi ». Elle s'est beaucoup investie dans les débats au moment du mariage pour tous. Elle s'est exprimée très librement dans un groupe qui entretenait un rapport assez ludique au genre. Un garçon y avait pris un pseudo féminin, elle-même et une camarade un pseudo masculin.

Armelle : Je m'intéresse beaucoup à tout ce qui se passe en ce moment. Tout ce qui est politique tout ça, j'aime bien. C'est juste que... j'peux pas dire que j'suis révoltée hein, loin de là, mais y'a beaucoup de choses qui m'insupportent. Du coup je regarde surtout sur Twitter.

⁶ « Le rejet des élus et des partis est écrasant : 99 % des répondants estiment que les hommes politiques sont plus ou moins corrompus, 91 % pensent que la finance contrôle le monde » <https://lejournald.cnrs.fr/articles/le-grand-miroir-de-la-jeunesse-francai>, voir aussi les résultats consultables sur <http://generation-what.francetv.fr/>

Loi de se décourager des discours ambiants et des propos qu'elle peut lire sur les RSN, elle a pris position publiquement pour défendre les droits des homosexuels. Mais elle a dû subir beaucoup d'agressivité et elle nous a expliqué qu'elle « a pris cher » :

Armelle : Parce que je défends cette cause là et que j'ai marqué... j'étais contente, j'étais fière de moi quand j'avais marqué quelque chose qui avait fait exactement 900 retweets. [...] Donc j'étais contente, j'ai dit les gens ils comprennent un peu j'espère qu'ils vont mûrir dans leur tête et tout. Sauf que par contre j'ai eu beaucoup de...

Q : D'insultes ?

Armelle : Oui. 'Fin des insultes homophobes tout ça. [...] Après y'a eu surtout des clichés, des gens qui répondent mal en fait, qui prennent ça "c'est pas nature"... 'Fin plein de trucs comme ça, et [...] quand on voit ça sur les réseaux sociaux, parce que je pense pas que les gens ils soient comme ça dans la vie de tous les jours en fait. Et que, ils osent parler comme ça, pour faire une sorte de... j'sais pas de buzz. J'ai l'impression qu'ils le pensent pas forcément, et ils ont envie de se faire remarquer et tout. Parce que après j'ai parlé plusieurs fois parce que moi je m'arrête pas à des insultes je veux approfondir le sujet et tout, je vais leur demander pourquoi ils pensent ça et tout. Puis en fait c'est pas concret, ils ont pas de réponse constructive donc...

Très déterminée sur ce sujet, habituée à être dans des postures de résistance, du fait même de la dureté des conditions de travail qui lui sont imposées dans le milieu agricole, notamment en stage, elle n'a pas baissé les bras. Elle a une détermination assez atypique par rapport aux autres enquêtés, qu'elle puise dans la conviction qu'il est possible de convaincre les autres, et que tout le monde peut dépasser des préjugés homophobes qui ne reposent au fond sur aucune expérience « concrète ». Elle considère que les réseaux favorisent les comportements excessifs, caricaturaux, pour « se faire remarquer » et attirer des vues. Elle fait preuve en cela d'un niveau d'autonomie et d'esprit critique tout à fait remarquable.

Les réactions face aux fausses nouvelles : la vérification des sources

Quand on leur demande quelles sont leurs réactions face aux fausses nouvelles qui les inquiètent tant sur internet (38% en LGT, 33% dans les filières pro, et particulièrement les filles 41 %), certain-e-s se souviennent des conseils donnés au collège, la nécessité de choisir des sources fiables, mais les réponses sont restées souvent évasives. En seconde LGT, Forest explique qu'il vérifie l'information quand elle vient des copains, il se rend alors sur le site de BFMTV par exemple pour contrôler.

Adèle (LGT) dit qu'elle s'informe sur les RS, mais en vérifiant « toujours » les sources, « si elles sont fiables ou pas. Parce qu'autrement j'y crois pas du tout ».

Q° : Et alors vous avez suivi une formation, qui vous a expliqué qu'il fallait vérifier les sources ?

Adèle : C'était au collège, on apprenait que... on devait faire des exposés et des choses comme ça, et en fait pour vérifier si les informations étaient bonnes, il fallait vérifier si c'était pertinent, si les sites étaient fiables.

Implicitement, les adolescents privilégient comme nous l'avons vu dans les réponses au questionnaire quantitatif les médias professionnels comme source de leur information, malgré le discours parfois très négatif qu'ils peuvent aussi tenir, notamment sur BFMTV.

La multiplicité des sources, leur recoupement, l'importance du pluralisme ne sont pas (pas encore) intégrés comme des outils essentiels de la fiabilité de l'information, mais leur perception de l'ampleur de certaines rumeurs, crée un doute sur la qualité de l'information délivrée, en particulier sur les RSN. Leur expérience quotidienne est surtout associée aux rumeurs circulant sur les « stars » et les « people ».

Marion (MFR) : Si on dit que Rihanna est morte...

Amandine : Pour la huitième fois de la semaine (rires).

Q° : *ça arrive ça ? Des sites qui racontent ça ?*

Amandine : *Ah oui plein de fois, elle meurt trois fois en une semaine, ça fait beaucoup quand même (rires).*

Elles citent d'autres exemples comme la résurrection de Mickael Jackson.

Méfiance vis-à-vis des médias et radicalisation cognitive

Sont apparus dans les entretiens, à plusieurs reprises, un haut niveau de méfiance vis-à-vis des médias. Nous avons vu précédemment qu'il est associé à une lassitude et une défiance vis-à-vis des hommes politiques et de leur capacité à résoudre les problèmes du monde. Il est également à mettre en relation avec la complexité de la situation et des modalités d'information des adolescents. C'est la confusion des sources et des contenus, en particulier lorsqu'ils arrivent sur les fils d'actualité dont nous avons montré (Observatoire 2014) qu'ils étaient particulièrement chaotiques et opaques pour beaucoup d'adolescents, surtout dans les filières professionnelles.

Rick (LGT) : Parce que souvent, les chaînes d'infos ils ne donnent pas forcément les bons trucs. Des fois y'a BFM et ITélé, on regarde BFM, ils disent un truc, et ITélé, ils disent complètement autre chose et des fois c'est l'inverse et on sait pas ce qui est vrai et ce qui est faux et c'est pour ça que sur Facebook c'est pire que tout.

Rick est en seconde LGT, mais veut quitter le cursus général pour faire un CAP menuiserie. On perçoit dans sa déclaration un grand doute sur la possibilité d'avoir des informations vérifiées. Il explique plus tard au cours de l'entretien qu'il vérifie les informations de Facebook par la télévision, et par ces chaînes d'information en continu, dont il trouve dans le même temps qu'elles se contredisent. Ce qui apparaissait alors dans la conversation de ce groupe c'est que certains avaient du mal à dissocier la responsabilité des médias dans la vérification de l'information et l'évolution de l'information elle-même. Ainsi Rick reprochait-il aux médias de ne pas donner immédiatement le bon chiffre des blessés dans un attentat, alors que précisément personne ne peut le connaître immédiatement, ce qu'Harry avait compris, trouvant ces modifications de chiffre « normales ».

La complexité est liée au sentiment de menace que font peser les attentats sur l'appréhension de la réalité elle-même. Les exemples qui les ont marqués ont souvent été puisés dans cette actualité-là. La recherche d'une solution simple pour saisir le monde les pousse parfois à adopter des postures un peu excessives, qui relèvent à la fois de l'utopie, mais aussi d'une forme de confusion des registres. Ainsi Marek (CFA) qui se méfie des médias, de la politique et des réseaux sociaux, rêve-t-il d'organiser une vie dans le troc, comme sa grand-mère qui échange déjà « des carottes contre des choux ». Il rêve donc d'échanges directs, mais se méfie de toutes les formes de globalisation des échanges, à commencer par les échanges monétaires. Julia (CFA) veut s'opposer à Marine Le Pen, pour elle c'est une façon d'« être rebelle », elle pense même que si Marine Le Pen arrive au pouvoir, « le seul point positif » serait que les « anarchos » seraient « dans la rue pour renverser le pouvoir ». Emilien ajoute que cela « part[irait] en guerre ».

Julia pense que pour être cohérente, « cela supposerait de ne pas avoir de PC, ne pas avoir de portable ». La méfiance devient ainsi généralisée, sans qu'on sache exactement si l'absence de PC et de portable permettrait d'échapper à une surveillance politique, dans une attitude de résistance, ou si c'est par méfiance vis-à-vis des caractéristiques de l'économie contemporaine. Pris dans les anxiétés politiques du moment, risque de voir l'extrême droite au pouvoir, attentats, certains jeunes envisagent la rébellion dans les rues, la self-défense, mais aussi la rupture avec tous les moyens de communication ou d'échanges globalisés.

La confusion est aussi politique. Plusieurs adolescents adoptant des postures critiques vis-à-vis du système sociétal, se pensant plutôt à gauche, et opposés au Front national, semblent marqués par des postures et des slogans diffusés par des sites d'extrême droite, répétant « nous ne sommes pas des moutons » ou « nous sommes des moutons », par exemple, slogan diffusé sur des pages

Facebook qui conduisent à des sites d'extrême droite. Ce type de confusion n'est d'ailleurs pas réservé aux adolescents.

Le sentiment d'insécurité cognitive entretenu par l'actualité internationale, les attentats et leur médiatisation, mais aussi par le chaos des fils d'actualité incite certains adolescents à chercher des solutions simplistes, qualifiées parfois de conspirationnistes. La méfiance vis-à-vis des médias, des hommes politiques, du système représentatif (les élections) sont aussi à prendre comme des indices d'une crise politique et sociale qui sera difficile à aborder seulement par des réponses éducatives en termes de complotisme et de vérification des sources. Une réflexion est également à mener avec ces adolescents sur les promesses mais aussi les limites et les fragilités de la démocratie, sur le pluralisme, sur la diversité des conceptions de la liberté, sur la nécessité d'aborder les questions de liberté, et de liberté d'expression dans leur complexité, loin d'une conception absolutiste qui n'est d'ailleurs pas la leur, en général.

4. Les inquiétudes suscitées par internet

Nous avons pris l'habitude de suivre les sujets d'inquiétude des adolescents sur internet dans cet observatoire⁷. Le harcèlement entre les jeunes fait l'objet d'attention des pouvoirs publics, mais figure toujours à un très haut niveau des inquiétudes des adolescents.

En effet, depuis quelques années, les campagnes de sensibilisation au cyber-harcèlement fleurissent sur Internet. Bien que la réception de ces communications et leur impact effectif soient pour l'instant difficiles à mesurer, les émetteurs et supports d'émission de ces contenus se sont diversifiés. Il suffit de faire quelques recherches sur des moteurs de recherches avec les mots-clés « cyber-harcèlement », « harcèlement en ligne », etc. pour constater la pléthore de sites, chaînes YouTube ou autres messages écrits, audio et vidéos disponibles sur le web à ce propos.

Le ministère de l'Éducation nationale, notamment autour du portail Éduscol, qui vise à informer et accompagner les professionnels de l'éducation, lance par exemple chaque année le concours « Non au harcèlement ». Ce dernier propose à des élèves de huit à dix-huit ans de « prendre collectivement la parole pour s'exprimer sur le harcèlement à travers la création d'une affiche ou d'une vidéo »⁸. Différents prix sont ainsi décernés et les productions des élèves servent tant à l'échelle de leurs lycées qu'à une échelle nationale. Afin de toucher le plus grand nombre d'entre eux, le ministère, en partenariat avec YouTube et le chaîne Rose Carpet (un million d'abonnés, 300 000 vues en moyenne par vidéos), permet au projet lauréat de bénéficier des studios de productions du moteur de recherche de vidéos dans le but de tourner un clip de prévention pour la journée nationale de mobilisation contre le harcèlement du mois de novembre 2017. Toujours sur le même tableau, Rose Carpet, chaîne gérée par plusieurs youtubeuses et youtubeurs, a diffusé une vidéo dont le titre est « On (nous) lit nos méchants commentaires – Rose Carpet contre le Cyber-harcèlement » dans laquelle des comédiens lisent face caméra des commentaires, parfois très violents, devant les vidéastes de la chaîne⁹.

Autre type d'institution, le centre Hubertine Auclert pour l'égalité femmes-hommes a publié une étude sur le cybersexisme parue en septembre 2016¹⁰. Les principales conclusions qui s'en dégagent montrent que les filles sont davantage concernées par ce problème que les garçons, surtout en termes d'insultes en ligne sur leur apparence physique (20 % d'entre elles disent y avoir été confrontées). Dans ce cadre, le centre a également lancé une conférence intitulée « Cybersexisme : le virtuel c'est réel » et une grande campagne de prévention débutant le 27 septembre 2016, jour de la conférence. Au sein de cette campagne, un spot vidéo a été diffusé à la télévision, à la radio, et sur YouTube.

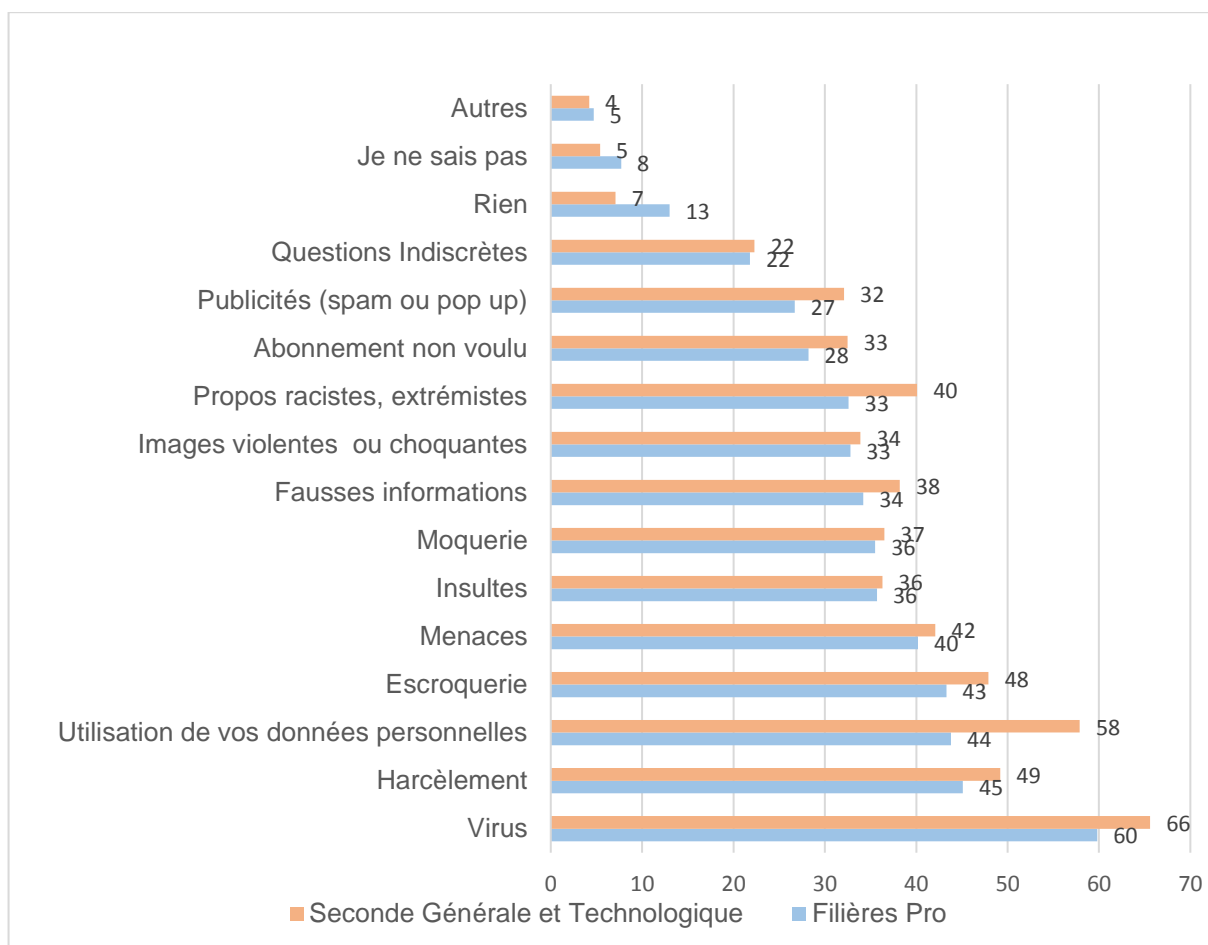
⁷ Voir le second observatoire, *Les pratiques numériques des jeunes, quels accompagnements consolider ?*, Cemea, 2015 consultable en ligne <http://enfants-medias.cemea.asso.fr/spip.php?article1382>, p 38.

⁸ Ministère de l'Éducation nationale, Eduscol, *Prix « Non au harcèlement » 2016-2017*, (dernière mise à jour le 6 janvier 2017), Disponible sur : <http://eduscol.education.fr/cid72752/prix-non-au-harcèlement-2016-2017.html>, (consulté le 4 septembre 2017).

⁹ Rose Carpet, *On (nous) lit nos méchants commentaires – Rose Carpet contre le cyber-harcèlement*, In : YouTube, 15 novembre 2015, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=9G-TY5rAq0>, (consulté le 4 septembre 2017).

¹⁰ Aurélie Latourès et Sigolène Couchot-Schiex, *Synthèse. Cybersexisme chez les adolescent-e-s (12-15 ans). Etude sociologique dans les établissements franciliens de la 5^e à la 2nde*, Rapport de recherche, Centre Hubertine Auclert, 2016, disponible sur : <https://www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/fichiers/synthese-etude-cybersexisme-cha-web.pdf>, (consulté le 4 septembre 2017).

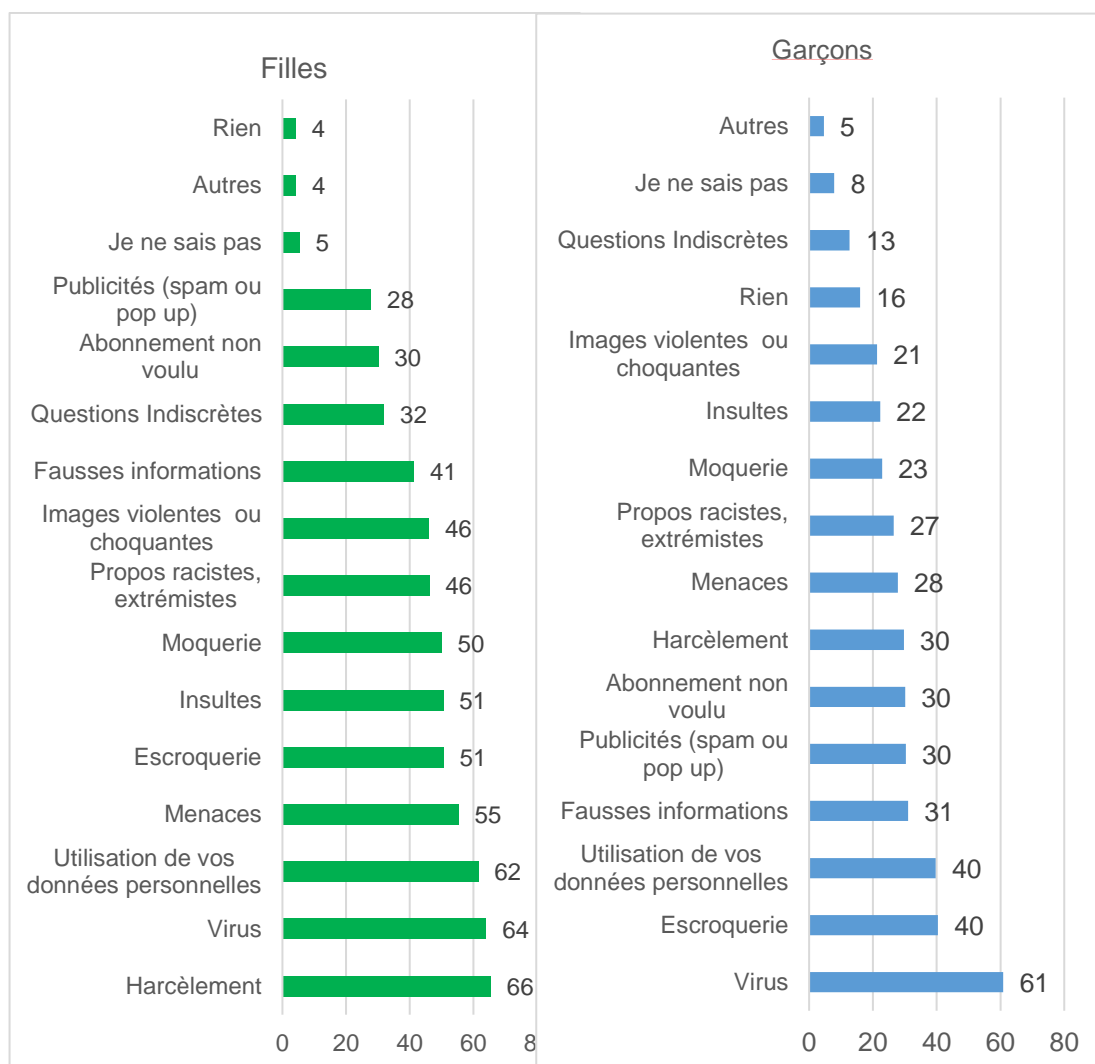
Figure n°10 Les sources d'inquiétude sur Internet (en % des répondants)



Malgré les campagnes d'information, malgré la plus grande familiarisation des adultes, l'internet continue à nourrir des inquiétudes à un niveau très élevé : virus, harcèlement, utilisation des données personnelles, escroquerie, menaces, insultes, fausse informations, propos racistes ou extrémistes... Elles sont partagées par les adolescents des différentes filières mais avec des sensibilités différentes. On constate une plus grande inquiétude chez les secondes LGT aux risques que représentent l'utilisation des données personnelles, et les propos racistes et extrémistes présents sur la toile¹¹. Cette appréhension doit être interprétée dans toute son ambivalence. Elle n'est pas liée dans les données de l'observatoire à la durée d'utilisation d'internet, ni au degré d'attachement pour internet. Elle semble en revanche liée au type de médiation parentale. Les adolescents qui doivent respecter à la maison des moments interdits, et pour qui existe donc cette forme de régulation parentale sont plus inquiets que les autres. Mais en réalité c'est au genre que cette variable est la plus liée. Les appréhensions des filles sont bien plus élevées que celles des garçons. Ce sont aussi celles qui sont plus surveillées par leurs parents et elles sont plus présentes, proportionnellement que les garçons dans les LGT.

¹¹ Les écarts constatés sur la figure n°10 sont significatifs selon les tests du Khi2.

Figure n°11 Comparaison de l'appréhension des filles et des garçons sur internet



Comme on le voit sur la figure 11, les filles sont deux fois plus nombreuses que les garçons à ressentir de l'appréhension sur internet, quelles que soient les sources d'appréhension, et les sujets d'inquiétude ne sont pas les mêmes : harcèlement, insultes, menaces, questions indiscrètes, images violentes ou choquantes et propos racistes les inquiètent bien plus que les garçons. Les niveaux d'appréhension constatés sont légèrement plus élevés que ceux de l'année 2016, voire que ceux de l'année 2014 pour les différents items, (à titre d'exemple, 64.8% d'appréhension du harcèlement pour les filles, 27.5% pour les garçons en 2016). Les filles sont sensibles à toutes les formes d'agressivité qui se manifestent sur Internet qui les atteignent directement ou par empathie. Les inquiétudes des garçons portent davantage sur les questions de propriété, de vol, d'escroquerie et moins sur des enjeux personnels. La sensibilité plus grande des filles vis-à-vis des « fausses informations » est sans doute liée à un type d'expérience et de posture qui combine prudence, exposition de soi et vigilance parentale.

L'expérience de la vie numérique est effectivement très différente pour les filles et les garçons. Le niveau de déclaration de harcèlement subi par les filles (8.6%) est 2.3 fois supérieur pour le harcèlement à ce que déclarent les garçons (3.7%). Le niveau de menaces (15.3%) 1.6 fois supérieur à celui des garçons (9.5%). La situation des filles dans chacune des filières est plus exposée au harcèlement et aux menaces (notamment) que celle des garçons, mais celle des filles dans les filières professionnelles est particulièrement délicate : elles ont déclaré un niveau de harcèlement (12.3%) bien supérieur aux moyennes nationales et 2.6 fois supérieur à celui des filles en LGT (5.3%). Elles sont aussi plus nombreuses à subir des menaces (19.7% vs 11.5%). Dans les filières professionnelles, les

garçons sont aussi plus nombreux à subir du harcèlement (4.2% vs 2.7% en LGT). On constate donc que dans les filières professionnelles filles et garçons sont plus exposés même si leur niveau d'appréhension est moindre. On peut penser qu'il y a une plus grande accoutumance à la rudesse des rapports sociaux, mais que les jeunes en souffrent néanmoins. L'impact de l'expérience de vie est de ce fait modulé par les représentations de la norme en ce domaine.

A côté de l'expérience personnelle, l'environnement proche joue un rôle dans les appréhensions, nous avons évoqué la médiation parentale, les différences de normes sociales en matière d'agressivité et de violence verbale, mais nous devons ajouter l'environnement médiatique. Les entretiens se sont ainsi référés à des cas de violence médiatisés sur les médias audiovisuels ou les plateformes numériques en particulier lorsqu'ils se sont produits dans des localités proches, qui accroissent la prise de consciences des risques et les appréhensions.

Les entretiens nous ont permis une nouvelle fois de constater que la vie numérique des adolescents est particulièrement exposée aux violences verbales et visuelles. Toutes les plateformes ont été citées. Nous avons recueilli plusieurs témoignages mettant en évidence la curiosité que certains avaient vis-à-vis de PÉRISCOPE, et l'intérêt qu'un tel réseau permettant la mise en relation de participants sur un territoire mondial pouvait faire naître, mais c'est aussi celui qui a suscité le plus de rejets et de départs à cause des incidents, vidéos de violence, insultes, qui pouvaient y être rencontrées. Armelle (MFR) n'est pas la seule à le constater, mais elle est une des rares à persister sur ce réseau. Elle a commencé par évoquer les « bêtises entre guillemets » et les « choses étranges » que l'on peut y voir, faisant notamment allusion à la vidéo d'une jeune fille annonçant et réalisant son suicide. Plusieurs garçons et d'autres filles se sont déclarés dégoûtés par le suicide, et ne plus pouvoir aller sur la plateforme à cause de cela. Armelle a aussi raconté comment la violence surgissait de façon rapide et régulière dans les échanges :

« Après évidemment y'a toutes les insultes et tout [...]. Des gens arrivent comme ça, on n'est pas forcément désagréables avec eux parce qu'on veut faire des connaissances et tout. Et ils vont pas comprendre et tout, ils vont lâcher des insultes et tout, ils vont repartir comme ça. On va pas comprendre non plus forcément, mais on cherche pas à comprendre non plus. Après voilà, c'est tout ce qu'il se passe sur la majorité des réseaux sociaux. Y'a des insultes, toujours des problèmes t'façon, mais maintenant c'est tout le temps ça on est habituées ».

La crainte des escroqueries est également très présente. Les escroqueries favorisées par l'anonymat voire l'usurpation d'identité inquiètent particulièrement les garçons. Ils redoutent de se trouver embarqués dans des échanges avec des hommes quand ils croient parler à des femmes séduisantes. Escroqueries liées à une trop grande exposition de sa vie privée sur Facebook qui selon Georges et Hubert (MFR) exposent aux cambriolages. Ils ont tous les deux des exemples de ce type d'incident dans leur entourage proche. Marek (CFA) connaît plusieurs histoires d'escroquerie. Un copain « s'est fait dépouiller » par une fille « qui lui faisait croire monts et merveilles », un autre se serait « fait voler ses codes » en vendant une voiture par le site www.leboncoin.fr. Emilien (CFA) le redoute aussi pour sa tante qui documente par le menu sa vie sur son compte Facebook. Pour eux-mêmes les adolescents redoutent davantage les usurpations d'identité, la création de faux compte à leur nom, et ont témoigné de leurs difficultés pour réussir à faire fermer ces faux comptes.

La double contrainte des filles : publier sans se montrer

La situation des filles est cependant spécifique du fait de la double contrainte d'exposition de soi et de contrôle strict de l'apparence. Les filles sont sollicitées en permanence pour publier des images de soi, tout en devant y résister. Publier des images de soi est une façon bien décrite par les chercheurs

de construire son identité, d'obtenir la reconnaissance des pairs et aussi d'entamer des démarches de séduction.

Les sollicitations sont parfois explicites. Les 5 filles d'un groupe (Lycée Professionnel) ont témoigné avoir déjà reçu un message de la part d'un garçon leur demandant une photo d'elles nues. La plupart du temps ce ne sont pas des garçons qu'elles connaissent qui font ce type de demande, du coup, elles déclarent « bloque[r] direct ». Elles disent toutes, devant le groupe, qu'elles ont refusé. Mais elles n'ont pas toujours « bloqué » le demandeur, quand elles le connaissaient. Charlotte a déclaré que « Des garçons qui font cette demande et qu'on connaît, ça arrive aussi ». Elle a refusé d'y répondre, mais le garçon a demandé plusieurs fois, ce qui montre bien qu'elle ne l'avait pas supprimé de ses contacts.

Les filles reçoivent donc des demandes impudiques, mais elles sont aussi très contrôlées, et le moindre écart vis-à-vis d'une norme vestimentaire peut être lourdement sanctionné par l'entourage, par les contacts, ou par la famille.

Mandy (lycée pro, vente) : à partir du moment où on se met nu sur des photos on se met en danger. Un décolleté, ça va ressortir sur des photos, sur des commentaires, en insultes. Un décolleté, ça ressort tout le temps mal.

Q° : Les filles pas le droit au décolleté ?

Mandy : Si on écoute les autres non, faut avoir un col roulé jusqu'ici ... »

Dans le même groupe, Sandrine (lycée pro, vente) ne se fait pas critiquer : « je fais toujours attention à ce que je mets sur Facebook, mais c'est arrivé à beaucoup d'amies à moi. Justement c'est énervant, la fille elle met la photo pour la 1ère fois, elle sera critiquée, même si vous êtes jolie, si vous êtes pas belle....toujours un petit truc pour être critiquée. »

Barbara est d'accord avec Sandrine « ça arrive, faut faire attention à ce qu'on fait ».

Si la notion d'attention, renvoyant à une vigilance des publications et à une prise de conscience des risques paraît de l'ordre de la conduite autonome et réfléchie, on notera l'extension du terme « nudité » pour qualifier un décolleté et le caractère arbitraire des critiques reçues. Il paraît alors difficile de « faire attention » si toute publication, avec ou sans décolleté, peut déclencher des insultes. Le ressenti est alors très violent et irrationnel. Selon Barbara, qui fait partie du même groupe, les réseaux sociaux, c'est « la guerre ».

Barbara (Lycée pro, vente) : « les gens ils sont méchants entre eux, c'est la guerre.

Q° : c'est la guerre ?

Barbara : Pas la guerre avec des armes, mais c'est la guerre avec des mots qui peuvent toucher jusqu'au suicide comme sur périscope.

Cette violence vécue et perçue par les adolescentes reste encore souvent inconnue des adultes qui devraient sans doute en tenir compte pour rassurer les filles quant à l'impact de leurs publications, tout autant que les inciter à la prudence et au signalement. La dramatisation des expositions parfois involontaires aggrave en effet le climat d'anxiété des filles.

D'autant que lorsque les filles sont critiquées sur internet, nous avons développé ce point dans le rapport 2014, elles sont toujours perçues comme coupables. Quand nous avons demandé aux enquêtés pourquoi les filles se sentent en insécurité sur Internet, la réponse a toujours été liée au comportement des filles elles-mêmes, comportement d'exposition imprudente, qui est semble-t-il assez minoritaire, mais aussi l'agressivité d'autres filles dont les remarques acerbes seraient l'expression de leur jalousie. Au final, c'est aussi leur faiblesse, leur fragilité, leur naïveté, leur sensibilité qui sont considérées comme les facteurs déclenchants par les filles et les garçons. La mise en cause du comportement des garçons reste rarissime.

Les garçons subissent comme nous l'avons vu des menaces plus que du harcèlement, ils publient beaucoup moins de photos personnelles mais face aux critiques ils déclarent généralement : « on laisse passer », « je rigole ». Pour résister Armelle (MFR) a compris elle aussi qu'il fallait « montrer

qu'on s'en fiche » pour ne pas paraître « faible », mais que les ripostes verbales quelles qu'elles soient ne servaient à rien.

La circulation d'images sexuelles, haineuses et violentes sur les RSN reste intense

Les filles reçoivent souvent des images sexuelles sur leurs comptes. Les garçons semblent utiliser plus souvent que les filles les RSN pour des formes de séduction éclair. Il s'agit de pratiques désinhibées favorisées par l'anonymat et l'ampleur des réseaux de contact qui s'observent depuis plus de 10 ans sur les sites de rencontre comme « chatroulette » et auparavant sur les messageries du minitel rose. Ce qui est spécifique, dans le cas des RSN, c'est le fait que ces images exhibitionnistes viennent s'afficher sur des fils d'actualité reliés à des comptes personnels, sans demande ni démarche de la part du récepteur, ce qui en renforce la dimension intrusive.

Michelle (CFA restauration) : Moi, on m'en a envoyé une. Un garçon sur FB m'avait envoyé un message. Je le connaissais pas. Au début il m'avait envoyé un long texte. Je me suis demandé c'était quoi. Je l'accepte sur Messenger pour lire le texte. Là je lui fais, on se connaît pas, salut. Là, Il me dit t'habites où ? Je lui fais, ça te regarde pas, salut ! Et là il m'envoie une photo de son ...

Q° : De son sexe ?

Michelle : Non, de son boxer blanc trempé, avec voilà, bien... il avait une érection quoi. Le garçon m'a envoyé une photo comme ça. Je lui fais, non mais il se prend pour qui ? Il aurait pu tomber sur une petite de 3 ans qui jouait avec le tel de sa mère. Ben le garçon, il a osé envoyer une photo comme ça, pour, fin, pour s'amuser ...

Michelle a 18 ans, un réseau de contact de « 475 » amis sur Facebook, ce qui est un réseau de taille moyenne, elle est plutôt prudente dans ses usages. Mais elle est encore sous le choc de l'indignation quand elle évoque cet épisode pendant l'entretien. C'est l'agressivité de cet envoi non désiré qui suscite sa colère, mais c'est aussi le fait qu'un enfant plus jeune qu'elle aurait pu tomber sur la photo. Il arrive aussi que des garçons en reçoivent. C'est le cas de Ryan dans le même groupe

Ryan (CFA, restauration) : en fait je reçois un snap « tu fais quoi », du coup j'ai répondu, repas de famille, parce que je la connaissais, et du coup je m'attendais à une réponse de ce qu'elle faisait, du coup j'ai ouvert.

Claude : je t'imaginais bien !

Q : Donc c'était elle, nue ?

Ryan : oui, oui, en vidéo pas en photo (il est encore sidéré).

Ryan est encore choqué de l'exhibitionnisme de cette jeune fille, par la crudité de son message, auquel il ne s'attendait pas, mais aussi parce qu'il l'a reçu sans doute au plus mauvais moment pour lui, pendant un déjeuner chez ses grands-parents. La gêne qu'il a ressentie est donc double, il est étonné de l'attitude de cette fille, de son impudeur, du caractère trop direct de ses avances, mais il est inquiet de ce que son entourage familial peut penser de lui, s'il aperçoit la vidéo.

Les adolescents sont de plus en plus nombreux à se plaindre des images violentes et choquantes qu'ils rencontrent sur les RSN. Plusieurs enquêtés ont évoqué le suicide en direct sur PériScope, et plusieurs avaient vu cette vidéo. Ils reçoivent sur leurs comptes des vidéos de bagarre, des vidéos de violences contre des enfants, contre des animaux, des images de guerre qui les conduisent du fait de leur nombre à une certaine banalisation. Nous nous sommes limités ici à évoquer des expériences liées à la plateforme PériScope du fait de sa nouveauté, mais les autres plateformes, principalement Facebook et Twitter ont également été évoquées dans les entretiens.

Camelle (lycée pro, vente) dit qu'elle ne va plus trop sur PériScope, à cause de ce qui s'est passé, le suicide en direct. Elle a vu la vidéo, elle était connectée à ce moment-là : « Il y avait 10 000 qui regardaient, à peu près toute la France qui regardait ».

Q° : C'était traumatisant ?

Camelle : *Oui voilà.*

Quand elle a compris, elle a quitté.

Anne : *J'allais sur des directs. Y en a qui filment des bagarres, des choses comme ça. Lui qui se fait taper, le pauvre il se fait afficher devant tout le monde.*

Q° : *Est-ce qu'on peut signaler ?*

Charlène dit qu'on peut signaler, alors qu'elle n'utilise pas « Peri » mais son frère l'utilisait, et elle regardait à côté.

Q° : *Est-ce que son frère signalait certaines vidéos ?*

Charlène dit que non, parce que son frère « il regardait pour se marrer. Y a des gens qui mettent des trucs, c'est chaud. »

La violence produit un effet de répulsion pour certains, mais d'attraction pour d'autres, et au final peu ont mentionné qu'ils signalaient les vidéos qui leur paraissaient choquantes.

Nous avons insisté cette année sur l'occurrence des messages à connotation raciste ou xénophobe sur les RSN. Il s'agit d'un nouvel item du questionnaire quantitatif. Dans le climat de montée des populismes il nous paraissait important de savoir comment se situaient les adolescents sur ces sujets. Les jeunes inscrits en LGT et les filles y sont particulièrement sensibles (voir figures n°10 et n°11), même si tous en rencontrent.

Quand on les interroge à ce sujet, Lou et Bernard (MFR) reconnaissent que ce type de message est courant. Lou a tendance à excuser les auteurs de ces messages qui seraient plus drôles que méchants, mais elle n'a pas idée que cela puisse blesser ceux qui sont visés et éventuellement entretenir un climat de violence.

Lou : *en « voit tout le temps sur Twitter ». Des messages racistes, « et même des gens qui se moquent des personnes handicapées ou des choses comme ça ». « En fait tout est au second degré, c'est pas... ». « Les gens sont pas forcément méchants dans ce qu'ils disent, mais ils veulent pas dire ça méchamment, ils veulent faire rire les autres quand même ».*

Elle dit qu'elle s'est habituée à ce genre de contenus. Les messages racistes qu'elle voit visent « les Arabes », et peuvent être liés aux attentats : « ouais il peut y avoir des blagues là-dessus », « moi je passe après... ». Ça ne l'inquiète pas forcément, et elle ne pense pas que ce genre de contenus déclenche des violences.

Bernard : *il dit en voir « souvent » aussi, « sur Twitter et sur Facebook ». « Moi sur Facebook j'ai des amis ils... ça a été mis sur des pages et puis ils partagent ». Il dit qu'il ne le ferait pas, personnellement, mais il explique les actions de ses amis en disant : « peut-être qu'ils pensent la même chose. Ça m'embête pas, je lis puis je passe ». Il ne signale pas, car « ils font ce qu'ils veulent avec leur compte Facebook ». Les messages qu'il a vu visent « pareil que Lou, sur les attentats » des Arabes, des musulmans, des noirs, « les Chinois ».*

Bernard et Lou sont donc conscients de l'ampleur des réactions racistes déclenchées sur les RSN par les attentats, mais ne s'en émeuvent pas trop. Lou les excuse parce qu'ils chercheraient à faire rire, Bernard parce qu'il ne se sent pas visé, il manifeste donc plutôt de l'indifférence. Dans un autre groupe, dans une autre filière professionnelle, Claude et Laurie semblent plus conscients de la bêtise du racisme, que Claude situe dans la même catégorie haineuse que l'homophobie. Laurie perçoit la dimension agressive et le risque de blesser. Ryan pour en comprendre la portée a besoin de le rapporter à lui, et aux remarques moqueuses de son frère par rapport à son propre corps.

Q° : *Voyez-vous circuler des messages racistes ?*

Claude (CFA) : *ah oui ! (Claude a 795 contacts sur Facebook)*

Q° *D'où viennent-ils ?*

Claude : *des cons, des pages homophobes. J'ai un ami qui a mis un « j'aime », du coup ça me vient sur mon fil. C'est des gens qui n'ont pas de bonheur avec les gens, alors ils sont rageux. Y a beaucoup d'homophobie, les migrants qui sont taclés.*

Ryan (CFA) : *La maigreur, les gros, mon frère, il me disait toujours t'es gros*

...

Laurie (CFA) : Sur les réseaux, c'est fait pour atteindre, les gens, ils voient pas la répercussion (pour elle c'est pire que les piques que peut dire un frère).

En seconde LGT, les jeunes ont eu des témoignages assez proches de ceux décrits précédemment. Certains, comme Rick ou Tom, manifestent une volonté de rester impassibles, même si on désapprouve à titre personnel, comme Rick, ou même que l'on se sent concerné, comme Tom. On pourrait cependant y voir l'expression d'un sentiment d'impuissance, du fait du fonctionnement des plateformes, anticipant les problèmes qui surgiraient, s'ils intervenaient.

Rick (LGT, G1) : « J'sais pas... ça arrive souvent, des fois je vois des trucs contre les immigrés, des trucs comme ça. [...] Bah je dis rien, après chacun son avis. Après ils ont pas à le dire non plus sur Facebook mais... je vais pas m'amuser à répondre ».

Tom (LGT, G1) : Non moi, 'fin ça m'arrive pas vraiment. Je me dis y'a toujours un tel qui va se chamailler avec un tel, donc voilà, y'en a toujours un qui va insulter. Par exemple y'a toujours un petit truc... Par exemple moi j'ai des origines portugaises et il va dire 'sale maçon' ou quelque chose comme ça. Après moi ça me passe au-dessus.

D'autres, comme Christenne ou Forest, se montrent plus clairs dans leur position vis-à-vis de messages racistes. Pour la première, c'est un message à caractère symbolique qui a attiré son attention, alors que Forest se montre plutôt actif quand il reçoit des messages de ce type. Il dit n'avoir jamais signalé mais répondu à des contenus « qui insultent les arabes ».

Christenne (LGT, G1) : Je me souviens que j'en ai reçu un [de message sur les RS] contre le racisme. C'était un panda, et c'était marqué que... Le panda il était un peu, il luttait contre toutes sortes de racisme, car il était noir et blanc. Du coup ça protégeait les noirs et les blancs, il était assez enrobé et il était asiatique du coup ça expliquait que le panda il était contre le racisme en fait. Je trouvais ça plutôt...

Q° : [...] Des messages racistes ce serait quoi alors ? Quel genre de messages ?

Forest (LGT, G2) : J'sais pas plutôt sur les noirs, les Arabes...

Q° : ça, ça vous arrive de voir des messages comme ça ?

Forest : Oui, c'est des gens...

Q° : Qui insultent d'autres personnes qui sont arabes ou noires ?

Forest : Oui par exemple y'a une image, ou un truc, une actualité. Et y'a un arabe qui répond... il a un nom un peu...

Q° : Il a un nom arabe.

Forest : Oui voilà, il va se faire insulter...

Q° : D'accord, donc c'est des contacts à vous qui insultent les Arabes ?

Forest : Ah non ! C'est des commentaires que je vois dans mon fil d'actualité.

Q° : D'accord, et qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là ? Quand on voit des commentaires racistes ?

Voix de fille (?) : Bah on les supprime (39:20).

Forest : Tu peux pas vraiment les supprimer, mais on peut les signaler je crois.

Q° : Oui je pense, ça vous est arrivé déjà ?

Forest : Signaler quelqu'un ? Bah, non. Moi des fois je réponds aux gens qu'ils disent des trucs comme ça.

Enfin, une partie considérable d'entre eux disent ne pas rencontrer de propos racistes ou haineux, puis changent relativement d'avis quand on leur soumet des exemples de ce type de contenus. Ils semblent parfois vouloir éviter ce sujet, source de conflits entre les différents groupes sociaux qui composent leurs classes.

Nous avons rencontré à plusieurs reprises des adolescents assez complaisants avec des expressions à connotation racistes. Dans un des groupes en CFA, un garçon a évoqué l'existence d'un

« filtre » « beurette » sur Snapchat. Il s'agit d'un filtre qui donne une apparence très maquillée, « pot de peinture » comme l'a dit un des garçons. Il finissait par définir ce terme comme synonyme de prostituée. Il n'avait probablement pas inventé l'expression et fut très surpris de devoir s'en expliquer, tant il lui semblait anodin. Son caractère raciste et sexiste ne lui apparaissait pas, ni à lui ni aux autres garçons du groupe, qui étaient tout à fait d'accord. Effectivement, l'expression « filtre beurette » est employée sur des forums de jeux vidéo, sur twitter, YouTube notamment. L'emploi du terme « beurette » dans le sens de catégorie sexuelle est d'ailleurs fréquent sur les sites pornographiques. Les mêmes garçons semblaient ne tenir aucun compte de la présence d'une fille dans le groupe, dont les origines pouvaient être maghrébines. Quand nous avons évoqué le fait que des filles pouvaient être blessées par ces appellations, les mêmes garçons ont manifesté une forme de sexisme assez avancé : pour eux de toute façon cette fille était bête et puis « nous on s'en fiche, on n'est pas des filles ». Ils prétendaient pour se défendre rester dans le registre de l'humour. Pour eux, ce n'était pas dit « méchamment ». La question de l'altérité de celui qui reçoit le message et qui ne partage par le même point de vue leur était tout à fait étrangère. Dans un autre groupe, en CFA, Abdel se permet même un jeu de mot douteux devant une de ses camarades métis, lui disant directement « toi, tu es noircissique ».

Le difficile engagement contre les violences sur internet

Les adolescents très exposés aux violences sur les plateformes numériques ont tendance à les banaliser et à les minorer.

Laurie (CFA) a été marquée par un drame lié au harcèlement : « Y a un an une fille avait envoyé des photos dénudées, il les a mis sur Facebook, elle s'est suicidée, c'était dans la région. »

Q° : Qu'en pense-t-elle ?

« Ça sert à rien de mettre les photos d'elle alors que à la base c'était que pour son copain »

Q° : Ça sert à rien ?

« C'est inutile ! »

Les violences diffusées pour faire rire sur internet sont toujours très présentes sur les RSN. Angelina en voit « souvent » sur Facebook. Pour autant, elle n'exprime pas grande émotion, la banalisation conduit à une minoration de la souffrance des victimes.

Angelina (CFA) : « les gens se faisaient frapper et se faisaient filmer sur Facebook et tout le monde les partageait. Y en a souvent, sur Facebook. Ça va partout, tout le monde le voit. C'est inutile.

Q° : c'est inutile ou choquant ?

Angelina: « Choquant, la personne va se sentir mal ».

Ces deux exemples ont été retenus ici pour l'emploi de l'adjectif de minoration « inutile ». Dans un environnement où la notion de rentabilité est devenue la norme, le langage des adolescents est marqué par son exigence, mais souvent à contre-emploi. C'est ici à travers cet usage, la souffrance des victimes qui est niée, la gravité éventuellement de la complicité du spectateur de ces violences, qui ne les dénonce pas, ne signale pas les vidéos.

Derrière cette minoration des violences, et leur banalisation, se joue l'acceptation de la dérégulation de l'internet, de sa loi de la jungle et de son sexisme. Pour les filles qui ici la font valoir, c'est l'intériorisation de la domination des victimes, dont elles sont proches, par le genre notamment. Les adultes, les enseignants ont peu d'occasion, sauf dans les drames, de se rendre compte de cette violence et des effets induits chez les adolescents. Les cas de harcèlement devraient être médiatisés en insistant sur la responsabilité de l'auteur de la publication. La loi sur la République numérique a créé une infraction nouvelle en cas de « revenge porn », c'est-à-dire de publication d'images intimes sans l'autorisation de la personne, pour le moment les responsabilités ne sont pas encore très claires dans la tête des adolescents.

Quelles régulations prôner, selon les adolescents ?

Les entretiens ont cherché à comprendre quelles solutions étaient envisageables selon les adolescents. Plusieurs groupes ont alors manifesté leur scepticisme, pour ne pas dire leur fatalisme. Les problèmes de violence sur internet, le sexisme, le racisme, ne serait finalement selon eux que l'expression des inégalités présentes dans la société.

Q° : Qu'est-ce qu'on peut faire alors ? Qu'est-ce qu'on peut faire pour que les filles se sentent moins, ou soient moins agressées sur internet ?

Amandine (MFR) : Bah ça se passera toujours, on peut pas l'éviter. Parce qu'il y aura toujours des gens qui seront là pour rabaisser d'autres personnes des choses comme ça. Qui forcément vont en parler autour d'eux et puis ça va suivre.

X : Même sans les réseaux sociaux, y'aura toujours une interprétation autre et c'est comme ça. Malheureusement maintenant c'est trop tard. Il aurait fallu faire quelque chose avant.

Q° : C'est la société qui est misogyne ?

X : Bah oui, c'est la société.

X : La société rabaisse les femmes.

Q° : Vous sentez ça ?

Plusieurs voix : Bah oui.

Q° : Mais en même temps, y'a des lois pour la parité, pour l'égalité entre les garçons et les filles.

X : Est-ce que ça a vraiment un impact ? On sait pas.

X : C'est juste des lois, en vrai y'a pas grand monde qui la pratique l'égalité.

Pire, certains ont parfois considéré que les violences sur les RSN pouvaient servir d'exutoire à des violences qui sinon se produiraient dans le face-à-face. Ce sentiment d'impuissance était donc favorisé par un sentiment élevé d'insécurité. Cette argumentation était pourtant contradictoire avec le fait qu'en analysant les manifestations d'agressivité sur les plateformes, les mêmes adolescents invoquaient l'écran comme facilitateur de violences verbales qui n'auraient pas eu lieu en face à face. On peut voir dans ce fatalisme, le résultat de l'absence de régulation sur les plateformes, ou du moins de leur niveau arbitraire et insuffisant, mais aussi de la faiblesse de l'éducation aux écrans, de la rareté des signalements et de l'accompagnement de ces signalements par des adultes.

Les adolescents sont cependant attachés à la prévention qu'ils souhaiteraient souvent voir renforcée. La sensibilisation à l'école leur semble nécessaire, dès l'école primaire, mais le rôle des parents leur semble crucial. L'âge de l'accès au smartphone et à internet leur semble trop précoce.

Claude (CFA) pense qu'il faut interdire le téléphone avant 14 ans moi je l'ai eu à 15 ans, ça me va très bien, il connaît des personnes qui l'ont eu à 8 ans, ils sont trop jeunes, ils veulent grandir trop vite.

Lui aussi se souvient qu'il demandait tout le temps je veux un tel, je veux un téléphone, il considère que ses parents ont bien fait de refuser.

Nina (CFA) dit que les parents peuvent bloquer internet ou donner un téléphone sans internet sans les priver de téléphone.

Claude pense que le téléphone, même sans internet, « peut être un moyen d'embêter et de harceler les enfants, faire du chantage des trucs comme ça. », il pense donc plus raisonnable de repousser l'âge de cet équipement.

Plusieurs estiment qu'il faudrait repousser également l'âge d'accès à Facebook quitte à faire peur aux enfants. Leur parler des risques d'internet dès le CM2, ce qui n'a pas été le cas pour eux.

Les élèves en classe de seconde LGT semblent d'accord avec ceux scolarisés en CFA, en particulier quand il s'agit des campagnes de sensibilisation, qui arrivent selon eux trop tard par rapport aux pratiques. C'est ce que dit Jessica, lorsqu'elle dit que ces interventions devraient arriver en même

temps que les réseaux sociaux dans la vie des pré-adolescents. Mais, elle situe assez tard ce moment, par rapport aux expériences de ses camarades. Pour Forest, il est important de tenir compte de la maturité des jeunes et de leur capacité à entendre ces messages de prévention.

Jessica (LGT) pense qu'il faudrait commencer les campagnes de prévention autour de 13 ans, âge où l'on commence selon elle à utiliser les réseaux sociaux.

Forest (LGT) trouve que cela dépend de l'âge auquel on devient mature, moment à partir duquel il est plus facile d'écouter les consignes ou critiques d'adultes et de les appliquer.

L'exemple d'Eloïse nous rappelle l'importance des parents à cet égard. Chez elle, c'est eux qui l'ont mise en garde face aux risques présents sur ces plateformes. Ainsi, elle les a écoutés et n'utilise presque pas Facebook au moins pour publier.

Eloïse (LGT, G3) : Non, j'ai un compte mais c'est... j'y vais plus en fait [sur Facebook].

Q° : A un moment vous y êtes allée beaucoup ?

Eloïse : J'y allais, mais juste un tout petit peu... Mais, je publiais rien parce que j'avais trop peur de publier des choses, de...

Q° : Qui est-ce qui vous a mise en garde comme ça ?

Eloïse : Mes parents.

Q° : Ils ont des comptes vos parents, sur Facebook ?

Eloïse : Ma mère, mais pas mon père.

Q° : Et elle publie des choses ?

Eloïse : Oui, mais rarement.

Au-delà de l'âge de l'accès, les adolescents posent la question des dangers de l'excès d'écran. Plusieurs ont constaté sur leurs propres activités scolaires que le fait d'être connecté en permanence à leurs comptes sur les RSN avait eu un effet négatif en termes de concentration et de travail. Ils sont aussi unanimes pour dire que lorsqu'ils sont obligés d'être déconnectés parce que certains espaces (CFA, MFR, internat) semblent ne pas permettre un accès facile au wifi, cela a plutôt un effet positif sur leur travail mais aussi sur leurs relations. La situation d'entretien fait naître des réactions qui démontrent une capacité de réflexivité qui dépasse tout sentiment de frustration.

Marion (MFR) : « après ça fait du bien d'avoir des contacts réels, [plutôt] que d'être toujours sur notre téléphone. Comme des fois, on est à côté de quelqu'un et on parle par téléphone alors qu'on pourrait parler en vrai. [...] Mais après y'a toujours des trucs intéressants sur nos téléphones, comme sur les réseaux, donc on est toujours tentées ».

Mandy et Eliane (CFA) : « Au CM2, On n'était pas autant dessus que maintenant, on allait jouer dehors, on allait chercher les copains ... On avait une vraie vie. [...] Quand on regarde les enfants d'avant, ils étaient toujours dehors, nous on est toujours à l'intérieur avec nos tel pour avoir la wifi.

Cette prise de recul vis-à-vis des RS semble tout d'abord être bien moins présente au sein des jeunes issus de LGT que de CFA ou de MFR, bien que certains parlent quand même de la présence excessive des smartphones dans les mains de leurs camarades. Pour Christenne par exemple, l'internat lui permet de davantage se concentrer et de s'éloigner des réseaux sociaux, bien que les garçons (Harry, Rick), disent trouver des solutions pour avoir du réseau à l'internat. A l'internat, les temps obligatoires consacrés aux études sans téléphone l'aident aussi à se concentrer sur ses devoirs.

Harry (LGT) : Oh bah si quand même, parce qu'à l'internat on... pff... Par exemple là on est mercredi, je fais du badminton jusqu'à 16h, et après dès 16h on peut rentrer à l'internat. Mais après quand on est à l'internat, on n'a pas grand-chose à faire.

Q° : On s'ennuie ?

Harry : Oui, oui, clairement.

Q° : Donc ?

Harry : Du coup c'est tout le monde sur son téléphone, des trucs comme ça.

Tom : Vous avez pas des heures de perm ?

Harry : Si c'est de 19h30 à 21h.

Rick : C'est toujours à la même heure, ouais, tu peux pas...

Christenne : Jusqu'à 18h on a quartier libre et c'est vrai que la plupart du temps, quand je regarde mes camarades de chambre, elles sont sur leurs téléphones. Moi j'ai une mini-télé, du coup je me mets un film.

Au final, la génération des adolescents ayant eu un accès très large à internet prône plutôt des attitudes plus restrictives pour les générations futures en termes d'âge de l'accès, mais aussi en termes de plage sans connexion. Ils sont en demande de régulation au moins familiales plus fortes, conscients d'ailleurs que bien souvent les adultes, leurs parents notamment, peuvent être aussi dépendants des TIC et des RSN qu'eux-mêmes.

5. Conclusion

Les adolescents rencontrés ont des pratiques numériques intenses. Le nombre de comptes qu'ils ouvrent sur les RSN tend à s'accroître, Facebook reste en tête des plus utilisées même si d'autres plateformes comme Snapchat occupent une position très concurrente. Ils y sont en relation avec un nombre toujours croissant de contacts. La moitié de ceux qui ont un compte sur Facebook ont entre 150 et 500 « amis ». Sur Snapchat, la majorité de ceux qui ont un compte ont plus de 40 contacts (près des 2/3 des filles en LGT).

Au-delà de l'effet de mode, d'imitation des comportements de la majorité, les adolescents sont à l'affût de nouvelles relations, d'une façon de découvrir le monde en image, d'avoir une existence publique, de construire leurs identités numériques. Mais la vie qu'ils y mènent s'avère dure pour les plus fragiles, qui sentent à tout moment qu'ils peuvent être critiqués, moqués, voire menacés. Les appréhensions des filles se situent à des niveaux toujours plus élevés. Elles sont deux fois et demi plus inquiètes des risques de harcèlement que les garçons. Elles savent qu'il faut « faire attention », mais ont compris aussi que quoi qu'elles fassent elles pouvaient recevoir des remarques désagréables, des demandes ou des photos intempestives.

Certains, surtout les plus vulnérables, les moins habiles avec l'informatique, en ressentent de la déception pour ne pas dire de la relégation. Le fait de se sentir dépassé par la multiplicité de l'information, dont les sources ne leur semblent pas fiables incite les plus méfiants à adhérer à des solutions simplistes. La méfiance généralisée à l'égard des médias et des politiques peut se comprendre comme une façon de reprendre la main sur des événements anxiogènes, et de faire payer aux politiques le sentiment d'insécurité que causent notamment les attentats. Insécurité cognitive et anxiété du fait du contexte terroriste se mêlent ainsi pour favoriser une attitude de méfiance généralisée, qui peut être un terreau pour des thèses farfelues.

La régularité des agressions verbales sur internet, la médiatisation des drames liés au harcèlement, encourage certains dans un sentiment d'impuissance et de fatalisme, qui les incite à croire qu'aucune régulation des plateformes n'est possible. Ils semblent au contraire favorables à un renforcement de l'accompagnement parental, la fixation de limites extérieures tant en termes de l'âge de l'accès à internet et aux plateformes, que de périodes de déconnexion. Ils sont apparus très reconnaissants d'avoir eu l'opportunité de réfléchir collectivement, mais en petit groupe, à ces questions.